



Une fenêtre ouverte sur le monde

# Le Courrier

Septembre 1965 (XVIII<sup>e</sup> année) France : 1F - Belgique : 14F - Suisse : 1F



# LA RÉVOLUTION DU LIVRE

## A PORTÉE DE LA MAIN

En dehors des librairies, le livre dit "de poche" est vendu partout : épicerie, postes d'essence, merceries, etc. Ici, tourniquet "libre service" installé entre les rayons de quincaillerie et de peinture d'un petit magasin parisien.

Photo © Almasy



**PUBLIÉ EN 9 ÉDITIONS**

**Française**  
**Anglaise**  
**Espagnole**  
**Russe**  
**Allemande**  
**Arabe**  
**U. S. A.**  
**Japonaise**  
**Italienne**

Mensuel publié par l'UNESCO,  
 Organisation des Nations Unies  
 pour l'Éducation,  
 la Science et la Culture

**Ventes et distributions :**

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>.

Belgique : Louis de Lannoy,  
 112, rue du Trône, Bruxelles 5.

**ABONNEMENT ANNUEL : 10 francs fran-  
 çais ; 140 fr belges ; 10 fr suisses ; 15/-stg.  
 POUR 2 ANS : 18 fr français ; 250 fr belges ;  
 27/-stg. Envoyer les souscriptions par man-  
 dat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco,  
 place de Fontenoy, Paris.**



Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies sur demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.



**Bureaux de la Rédaction :**

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>, France

**Directeur-Rédacteur en Chef :**

Sandy Koffler

**Rédacteur en Chef adjoint :**

René Caloz

**Adjoint au Rédacteur en Chef :**

Lucio Attinelli

**Secrétaires généraux de la rédaction :**

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)

Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)

Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)

Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)

Edition allemande : Hans Rieben (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)

Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

**Illustration :** Phyllis Feldkamp

**Documentation :** Olga Rödel

**Maquettes :** Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.



Pages

- |    |  |
|----|--|
| 4  | <b>LA RÉVOLUTION DU LIVRE</b><br>par Robert Escarpit   |
| 11 | <b>NOUVEAU DIALOGUE ÉCRIVAIN-LECTEURS</b><br>par Robert Escarpit   |
| 15 | <b>DOUZE PAYS PRODUISENT LES DEUX TIERS DES LIVRES DU MONDE</b>  |
| 17 | <b>COURANTS DU MARCHÉ HISPANIQUE</b><br>Production et échanges en Amérique latine et en Espagne          |
| 18 | <b>LES LIVRES " AU KILOMÈTRE "</b><br>Une nouvelle étape dans l'histoire de l'imprimerie                 |
| 21 | <b>LIVRES DE MASSES ET MASSES SANS LIVRES</b><br>L'Unesco et le monde des livres<br>par Julian Behrstock |
| 23 | <b>DILEMMES DE L'ÉDITION EN ASIE DU SUD-EST</b><br>par Om Prakash  |
| 28 | <b>UN CONTINENT EN QUÊTE D'ÉDITEURS</b><br>Une étude de l'Unesco sur l'Afrique<br>par Clifford M. Fyle   |
| 32 | <b>BIBLIOGRAPHIE</b><br>Publications de l'Unesco sur les problèmes du livre                              |
| 33 | <b>NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT</b>  |
| 34 | <b>LATITUDES ET LONGITUDES</b>   |



**Notre couverture**

L'Asie du Sud-Est, où vit le quart de l'humanité, ne produit que le vingtième des ouvrages publiés dans le monde (voir page 23). Pour les populations des pays en voie de développement, de nouvelles perspectives s'ouvrent avec l'apparition du livre de masse.

Photo © Paul Almay, Paris

# LA RÉVOLUTION DU LIVRE

*par Robert Escarpit*

Les importantes transformations qui ont affecté le monde du livre durant les dernières décennies ont pris les proportions d'une révolution. « Le livre a, depuis deux mille ans, subi une série de mutations toutes liées à sa fonction de base qui est de diffuser les œuvres de l'esprit. Nous vivons en ce moment la plus récente de ces mutations, celle qui met le livre à l'échelle de la civilisation de masse. » C'est dans ces termes que s'est exprimé Robert Escarpit, lors d'une conférence de presse à l'Unesco, le 10 juin dernier, à l'occasion de la publication par l'Unesco de son ouvrage « La Révolution du Livre ». Nous avons demandé à M. Escarpit de présenter, pour ce numéro spécial consacré aux livres, les principaux phénomènes qu'il examine dans son ouvrage. Nous sommes heureux de publier ici son article. Le lecteur trouvera d'autre part (pages 11 et 15) des passages saillants du livre important que vient de faire paraître l'Unesco.

L'APPARITION du livre de diffusion de masse est probablement le fait culturel le plus important de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Bien qu'une certaine curiosité commence à se manifester un peu partout à son sujet, personne n'a encore très clairement conscience ni de sa nature ni même de son existence. Dans les pays anglophones, on lui donne souvent le nom impropre de *paper-back*, bien que certains livres brochés soient d'un prix élevé et d'un tirage très limité. Dans la plupart des pays européens, on l'appelle, plus improprement encore, *livre de poche*, ou, ce qui est purement et simplement absurde, *livre de format de poche*. Il ne serait pas plus exact de parler de livre bon marché ou de livre à grand tirage.

Le livre de diffusion de masse ne se définit ni par une certaine présentation, ni par le nombre des exemplaires imprimés, ni par le prix de vente. Pour chacune de ces caractéristiques, on trouverait aisément des précédents remontant parfois à plus d'un siècle, alors que le livre de diffusion de masse est un phénomène global dont les éléments ne peuvent être dissociés, un type nouveau d'entreprise d'édition dont la première manifestation remonte à 1935, date d'apparition de la collection Penguin en 4 Angleterre.

Les traits objectifs du livre de diffusion de masse qu'on prend parfois à tort pour ses caractéristiques fondamen-

tales, concourent tous à lui permettre de jouer son rôle qui est de changer l'échelle de la diffusion des œuvres écrites en lui ouvrant par des procédés nouveaux des zones de lecture encore non desservies, groupes ethniques ou couches sociales.

Il ne s'agit pas d'une adaptation du livre à des circonstances nouvelles, mais d'une véritable mutation. Le livre de diffusion de masse est *autre chose* que le livre classique, comme le livre imprimé était autre chose que le manuscrit, comme le manuscrit était autre chose que la tablette d'argile. Cela veut dire que le contenu du livre sera ultimement modifié par cette mutation et que le dialogue auteur-lecteur qui constitue le fait littéraire est d'ores et déjà modifié par elle.

Autrement dit, le livre de diffusion de masse met directement en cause toute la culture écrite telle que nous la connaissons depuis deux ou trois siècles, et les lettrés de notre temps n'ont tort de s'inquiéter de son développement que dans la mesure où cette inquiétude traduit chez eux un attachement avare à des valeurs devenues inadéquates aux nouvelles dimensions de l'humanité.

D'abord, en tant qu'objet fabriqué, le livre a rattrapé d'un coup les autres produits de l'industrie moderne, il s'est adapté à la fois à la grande série et à l'esthétique industrielle. Du livre de Gutenberg au livre de la fin du 18<sup>e</sup> siècle

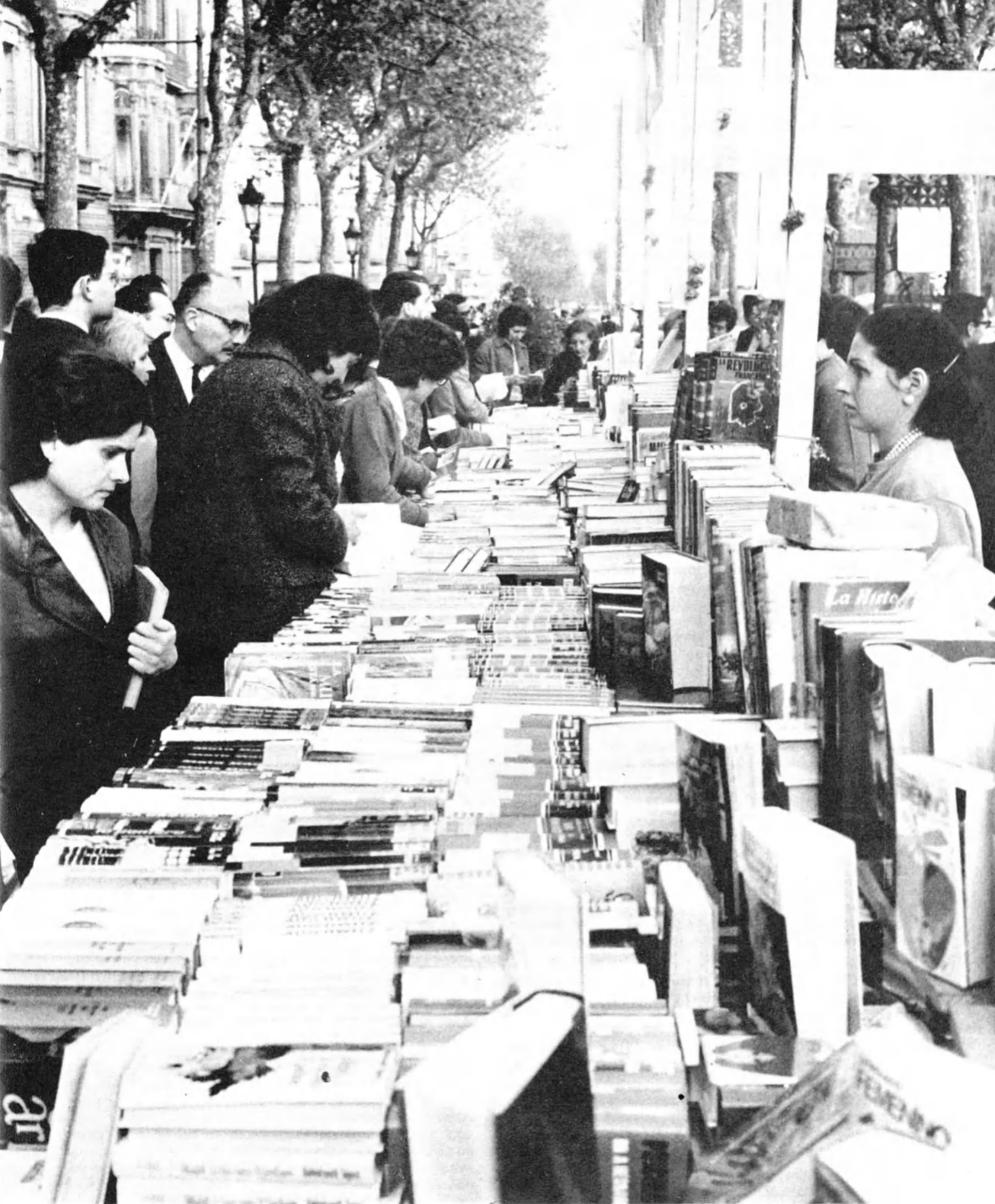


Photo © Almasy

**LE CHOIX S'ÉLARGIT.** Une fois l'an, dans toute l'Espagne, la Foire Nationale du Livre attire une foule d'acheteurs autour des éventaires installés en plein air, comme dans cette rue de Barcelone. Depuis quelques années, l'édition espagnole se développe de manière spectaculaire : elle a publié 10 129 titres en 1964, soit 1 435 de plus qu'en 1963. L'Espagne fait partie de 12 pays qui représentent à eux seuls les trois quarts de la production mondiale du livre.

## Des tirages d'un million d'exemplaires

cle, il n'y avait pratiquement aucune différence technique : les gestes de l'ouvrier imprimeur étaient identiques et les tirages restaient du même ordre, dépassant rarement quelques milliers.

En dix ou quinze ans, à peu près le temps du règne de Napoléon, tout changea : l'imprimerie devint mécanique et le livre à grand tirage — de la dizaine à la centaine de mille — apparut tel qu'il existait encore cent trente ans plus tard, entre les deux guerres, et tel qu'il persiste dans le secteur traditionnel de l'édition.

Mais, dans le même temps, naissant des conquêtes sociales et réagissant sur elles, les exigences de la consommation de masse atteignaient le domaine culturel. Dès le deuxième tiers du 19<sup>e</sup> siècle, elles commençaient à exercer sur les moyens de diffusion desservant ce domaine, et notamment sur le livre, la même pression que sur tout l'appareil industriel et commercial.

**O**N sait que, dans tous les domaines, un des premiers effets de la production de masse a été la dégradation esthétique et fonctionnelle du produit fabriqué. Or, du fait de sa double nature d'objet matériel et de véhicule d'une pensée, le livre s'est révélé particulièrement vulnérable à cette dégradation. Une sous-production de lectures « de série » s'est greffée sur la presse et sur le livre de colportage, qui étaient les deux seuls moyens de communication de masse existants.

Dans ce livre « de pauvre », on sacrifiait soit le contenu, soit la présentation, soit le plus souvent les deux. Le lecteur ouvrier ou paysan du début de ce siècle ne pouvait sortir des lectures les plus abêtissantes que par un effort de volonté suffisant pour surmonter la laideur ou l'incommodité des lectures culturelles mises à sa disposition.

Il n'est donc pas surprenant que les moyens de communication de masse du type de la radiodiffusion ou du cinéma, qui sont nés d'emblée avec une esthétique adaptée à leur fonction, aient constitué pour le livre des concurrents irrésistibles. Quand arrivèrent les années trente, avec leurs inquiétudes, leurs exigences, on pouvait penser que la partie était perdue pour le livre.

Or, il n'en était rien. Dans les années 30 se produisit, sans qu'on s'en rendît compte immédiatement, une véritable révolution dans l'esprit de la civilisation industrielle. Alors Raymond Loewy publiait aux Etats-Unis son livre *La Locomotive. Son esthétique*, où s'esquissait déjà son fameux ouvrage *La Laideur se vend mal* ; les magasins à prix unique en Europe occidentale et le métro de Moscou en U.R.S.S. introduisaient dans la vie quotidienne un nouveau type de beauté fonctionnelle contestable, certes, pour un goût raffiné, mais dont le rayonnement éclairait et humanisait soudain la maussade atmosphère de la consommation de masse.

L'esthétique industrielle qui entrait ainsi dans les mœurs un peu avant la deuxième guerre mondiale est définie par le dictionnaire Larousse de la manière suivante : « Technique annexe à la création de produits, ayant pour objet l'étude des produits élaborés par une entreprise, en les soumettant aux critères d'adaptation à l'usage, de beauté, de facilité de fabrication et de diminution des prix de revient. »



Consciemment ou inconsciemment, ce sont ces quatre critères qu'Allen Lane appliqua à la production des livres lorsqu'il fonda en 1935 la collection Penguin en Angleterre. Les livres Penguin ont été les premiers au monde à posséder l'ensemble des caractères spécifiques des livres de diffusion de masse.

Sous un aspect agréable et un conditionnement commode, ils permettaient de distribuer en grandes quantités des œuvres de qualité pour un prix très bas. Répétons qu'aucun de ces divers facteurs ne peut être considéré isolément. Chacun dépend de l'autre et tout le secret du livre de diffusion de masse est dans l'équilibre.

La collection Penguin mettait sur le marché, pour 6 pence, des livres normalement vendus en édition normale cartonnée 10 shillings 6 pence, soit vingt et une fois plus cher ! On n'a jamais retrouvé ces prix « de choc », mais une des exigences du livre de diffusion de masse reste d'atteindre un « prix-plancher ». Ce prix peut être assez rigoureusement calculé.

En effet, le prix de vente d'un livre au public est fonction du prix de revient de chaque volume du premier tirage et s'en déduit par l'application d'une formule simple. Or, des frais qu'on engage pour imprimer un livre, un certain nombre (composition, mise en machine, etc.) restent fixes, quel que soit le nombre d'exemplaires imprimés. D'autres, au contraire (papier, brochage, etc.), sont attachés à chaque exemplaire et augmentent donc avec le tirage. En ce qui concerne le prix de revient de chaque volume, ils sont incompressibles.

Au contraire, les frais fixes diminuent en importance à mesure qu'augmente le tirage, puisqu'ils sont répartis sur un plus grand nombre d'exemplaires. Le prix de revient du volume diminue d'autant. Mais il vient un moment où les frais fixes sont répartis sur un tel nombre d'exemplaires



A la cuisine, pour savoir comment fricoter un plat italien... Dans Central Park, à New York, où le cocher anachronique, en chapeau claqué, attend flegmatiquement le client, le livre a partout sa place. On vend aux États-Unis plus d'un million de « paperbacks » par jour. Les « paperbacks » représentaient en 1964 un tiers des titres publiés.

Il n'est pas question, pour le moment, d'atteindre l'ensemble de la population lisante, mais le livre de diffusion de masse doit largement déborder le public lettré, déboucher sur le public réel et y trouver l'essentiel de son efficacité sociale. C'est ce qui est arrivé aux États-Unis, où le best-seller d'avant la guerre atteignait rarement une vente de 100 000 exemplaires, alors que, maintenant, les tirages supérieurs au million sont chose courante.

Le livre n'est plus distribué seulement en librairie, mais dans une infinité de points de vente — *drugstores*, magasins à libre service, kiosques, etc. — à grand renfort de publicité. Dans certains pays, en U.R.S.S. notamment, on emploie des procédés de distribution directe comme la vente sur le lieu de travail ou la vente par correspondance.

Enfin, on verra se généraliser dans les années qui viennent le distributeur automatique de livres, qui décuplera la puissance de diffusion du libraire.

**A**INSI sont franchies les limites du public « lettré ». Notons cependant qu'un chiffre de vente important ne signifie pas nécessairement que ces limites ont été franchies. Beaucoup d'éditeurs, en Europe particulièrement, s'imaginent publier des livres de diffusion de masse parce qu'ils ont adopté la présentation caractéristique de ces livres et multiplié leurs tirages habituels par dix ou par vingt, alors que, bien souvent, ils ne font qu'achever ainsi la saturation du public lettré à la faveur d'une baisse de prix.

Tout se passe à l'intérieur des anciennes frontières socio-culturelles. La chose est particulièrement fréquente dans les pays où existe une *intelligentsia* nombreuse et active, mais peu fortunée. En réalité, il est des pays où la diffusion de masse commence à 5 ou 10 000 exemplaires et d'autres où 50 000, voire 100 000 exemplaires vendus relèvent encore de la diffusion restreinte en milieu lettré.

En un mot, l'irruption du livre sur le marché de masse comporte pour lui des conséquences qui ne sont pas simplement matérielles. Son contenu en est affecté, ainsi que l'utilisation de ce contenu par les lecteurs éventuels. Le dialogue auteur-lecteur, qui constitue le fait littéraire fondamental, est profondément modifié dans sa nature comme dans son mécanisme.

La consommation de lectures en milieu lettré se caractérise par une attitude active et consciente du lecteur. Ce dernier réagit à la lecture de l'œuvre par des jugements, par des commentaires, par des décisions motivées, qu'il s'agisse d'ailleurs de livres proprement « littéraires » ou de livres fonctionnels. L'ensemble de ces réactions constitue une « opinion littéraire » dont l'image est renvoyée vers l'écrivain par différents canaux — conversations, contacts libraires-éditeurs, critique littéraire, etc.

Cette réinjection de l'opinion à la source (on dirait en anglais *feedback*) est le phénomène spécifique et distinctif du fait littéraire. Elle suppose d'ailleurs un équilibre extrêmement délicat. Si le signal réinjecté est trop fort, donc si l'auteur a trop conscience de son public, il se produit un phénomène cyclique de dégradation.

S'il n'y a pas de réinjection, l'écrivain n'a le choix

que leur incidence sur le prix de revient est négligeable. A ce moment, le prix de revient et avec lui le prix de vente se stabilisent à leur niveau le plus bas.

Le premier soin de l'éditeur doit être la recherche de ce seuil. C'est seulement après l'avoir dépassé qu'il obtient pleinement les effets de la production de série.

**R**ESTE à savoir de combien il doit le dépasser. Pratiquement, que le livre soit tiré à 50 000 exemplaires ou à un million, rien ne change pour l'acheteur, puisque le « prix-plancher » est atteint. Mais il en va tout autrement pour l'éditeur. D'une part, sa mise financière est bien plus importante et donc son risque plus grand. D'autre part, malgré la modicité et la stabilité du prix, il ne peut espérer distribuer selon des modalités identiques, ni même comparables, des quantités de livres qui ne sont pas du même ordre de grandeur.

Ceci nous amène à découvrir une troisième exigence du livre de diffusion de masse : trouver de nouveaux circuits de distribution. En effet, les sociétés les plus évoluées conservent, à notre époque, dans leurs infrastructures culturelles, des traits plus ou moins marqués de la civilisation à culture restreinte.

Le réseau des librairies, notamment, ne dessert qu'une fraction réduite de la population, couches ou classes sociales où se recrutent les « lettrés ». Au mieux, dans un pays hautement développé où la population lisante (c'est-à-dire matériellement capable d'actes autonomes de lecture) représente 70 à 75 % de l'ensemble de la population, le public réel (celui qui accomplit réellement et habituellement des actes de lecture de tous ordres) en représente 15 à 20 % et le public lettré (celui que desservent les librairies) à peine 2 à 3 %.

# Le livre de poche envahit l'université

qu'entre la solitude stérilisante des chapelles littéraires ou l'application non moins stérilisante de procédés mécaniques tendant à capter et à retenir démagogiquement l'attention du public anonyme.

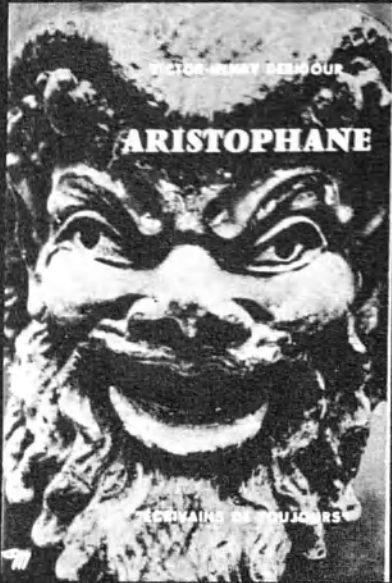
Or, dans la diffusion de masse telle qu'elle existe à notre époque, il n'existe pas de *feedback* culturel. L'opinion littéraire des masses, qui ne dispose pour s'exprimer et se transmettre ni des contacts personnels, ni du circuit des librairies, ni d'une critique littéraire, n'a souvent même pas l'occasion de prendre conscience d'elle-même.

L'éditeur de livres de diffusion de masse se trouve donc devant un problème difficile. D'une part, étant donné l'importance des capitaux engagés, il lui faut limiter ses risques en programmant au maximum sa production. D'autre part, il lui faut pallier les inconvénients de l'absence de *feedback*. Selon le type de livres qu'il publie, le problème se pose d'ailleurs de façon assez différente. On peut ramener ces types à trois.

Il y a d'abord le livre fonctionnel, correspondant à un besoin connu et repéré. L'existence de ce besoin dans le public garantit dans une certaine mesure l'écoulement d'un stock important de volumes.

L'exemple typique est celui du livre de cuisine qui est et reste aux Etats-Unis un des grands favoris de l'édition en *paperback*. La fonction nutritive est de celles sur lesquelles on peut compter et la gourmandise est une des motivations les plus répandues qu'il soit. Il en va de même des livres de travail, scolaires ou universitaires.

**A**U cours des dernières années, le *paper-back* a envahi les universités américaines avec des effets révolutionnaires sur les méthodes de recherche et d'enseignement. Le manuel scientifique n'est plus un objet rare, coûteux, que l'on place sur l'étagère de la bibliothèque où son efficacité est limitée par un horaire rigoureux et où il se périmé lentement, c'est un livre bon marché, de présentation attrayante mais relativement modeste, qu'on peut se procurer pour une somme modique et que l'étudiant n'hésitera donc pas à acheter. Si même l'étudiant ne l'achète pas, la bibliothèque peut le mettre à sa disposition en plusieurs exemplaires et ne point trop s'inquiéter si ces exemplaires s'usent ou disparaissent. En effet, il est toujours possible de faire une réimpression et à l'occasion



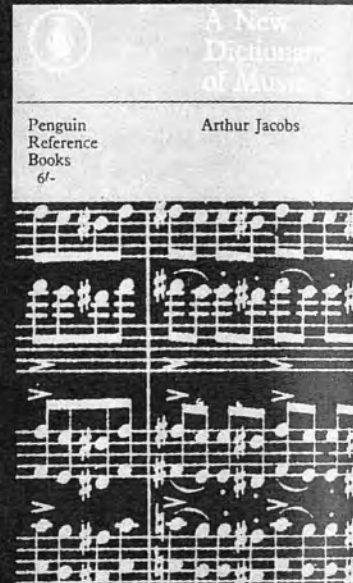
France



France



États-Unis



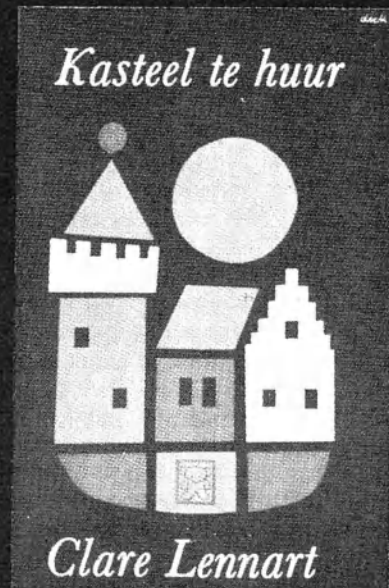
Grande-Bretagne



France



Italie



Pays-Bas



de cette réimpression de mettre le manuel à jour, ce qui revient à le faire bénéficier par un véritable *feedback* scientifique de l'opinion de ses utilisateurs.

En France cette formule est appliquée depuis de longues années par la collection *Que sais-je ?* qui — sans le savoir sans doute — dès avant la deuxième guerre mondiale, avait découvert dans son domaine particulier, la vulgarisation et la mise au point scientifique, le livre de diffusion de masse.

Une autre formule est celle du livre littéraire qui a déjà été éprouvé, dans le circuit lettré, soit qu'il s'agisse d'un classique, soit qu'il s'agisse d'un livre qui vient d'obtenir un succès considérable en édition courante. La formule du livre classique est évidemment plus commode car les titres d'ouvrages retenus par la mémoire historique d'un pays représentent une sélection extrêmement rigoureuse de l'ordre de 1 %. De ce fait, il n'y a guère de risques à réimprimer des classiques.

Cela explique pourquoi dans la plupart des pays, le livre de poche a suscité une floraison inespérée et reconfortante de réimpressions de toutes sortes. Des textes devenus introuvables vont maintenant dans le domaine

SUITE PAGE 10



Japon



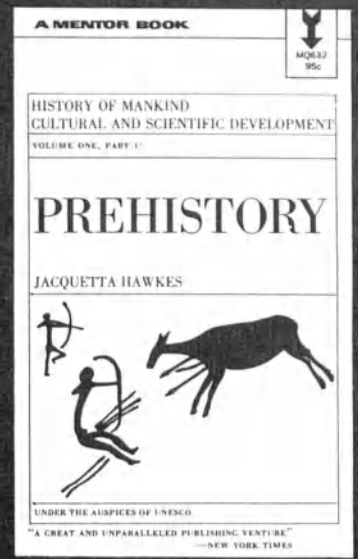
Allemagne (Rép. féd.)



Pays-Bas



France



États-Unis



Italie



Pologne



URSS

L'essor extraordinaire du livre dit « de poche » a élargi le champ de recherche que les artistes graphistes ont longtemps déjà étudié avec les jaquettes illustrées dont l'usage est désormais établi. La présentation du livre de poche reflète évidemment, d'un pays à l'autre, certaines particularités nationales de l'illustration et de la typographie, mais elle tend toujours à allier une parfaite lisibilité à la fantaisie qui sollicite l'imagination du lecteur. Toute couverture, en noir et blanc ou en couleurs, utilise à la fois les formes graphiques du langage publicitaire actuel et les tendances modernes à la visualisation.

# Apparition d'un immense public

public et peuvent s'acheter dans le moindre kiosque. Cependant il y a une limite à cette richesse et des inconvénients à cette pratique. Le nombre des ouvrages classiques que peut fournir une littérature n'est pas illimité. Il se chiffre par quelques milliers.

Or, on peut prévoir le moment où les livres de diffusion de masse offriront dans les pays les plus développés plusieurs dizaines de milliers de titres différents. Il viendra donc un moment qui n'est plus très éloigné pour certains pays, où la saturation du marché provoquera une récession des livres de ce type et où l'on ne pourra plus compter pour l'écoulement de gros tirages que sur la consommation culturelle normale des institutions scolaires, universitaires et para-universitaires.

Mais on peut aussi prendre le livre à succès au moment où se produit le succès, c'est-à-dire avant qu'il soit devenu un classique et lorsque la seule sélection qu'il ait subie est celle — infiniment moins sévère que la sélection historique — de la vente normale en librairie. Cela peut être une pratique extrêmement rentable.

téraire du journal ne passe pas inaperçu du lecteur de journal qui s'intéresse surtout à la page sportive ou aux faits divers.

Le seul inconvénient du système n'est donc pas économique. Il réside dans le fait que le transfert d'un livre de l'édition restreinte à l'édition de masse est une opération unilatérale. Ce livre a été porté, suscité par une opinion littéraire lettrée. Il est imposé au lecteur de masse qui, lui, n'a pas les circuits de retour, les *feedbacks* nécessaires pour faire peser son opinion sur les productions ultérieures.

**O**N en arrive ainsi au troisième type de livre de diffusion de masse, celui qui est produit directement pour la masse et sous sa pression. C'est lui qui est en somme le nouveau livre littéraire au sens que nous donnons à ce mot.

Malheureusement l'expérience prouve que ce livre est extrêmement rare. Les éditeurs ne se font pas encore une idée claire de l'instrument qu'ils ont entre leurs mains. Ils ne savent pas encore s'en servir. Ils sont gênés par tous les obstacles institutionnels, l'inadaptation du circuit de distribution, l'indifférence ou l'hostilité de la critique, qui traduisent les résistances du milieu lettré au livre de diffusion de masse.

Pourtant, répétons-le, le livre de diffusion de masse ne tuera ni le livre de diffusion restreinte, ni même le livre-objet. Au contraire, élargissant à l'infini les bases du dialogue littéraire, faisant de la consommation de lecture un acte quotidien, intégré à la vie des hommes, il suscitera pour le livre un nouvel intérêt, une nouvelle ferveur.

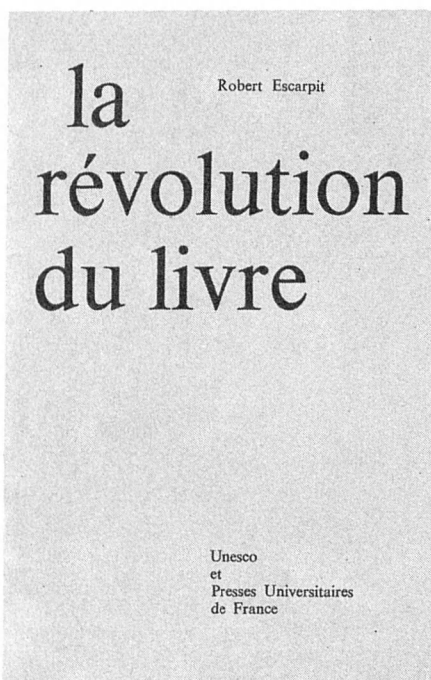
Ceux qui craignent de voir disparaître le livre objet, le beau livre, au profit du livre de diffusion de masse, ont tort. Le désir de posséder un livre dans une belle édition, solide, durable, agréable à regarder et à toucher, correspond chez le lecteur à un choix profond, définitif qui ne peut être le résultat que d'une longue expérience de la lecture.

Si à l'heure actuelle tant de fausses éditions de luxe ont été répandues par les « Clubs », si le livre est trop souvent un élément de décoration ou un *status symbol*, c'est que la possession du livre n'est pas liée à l'acte de lecture, c'est qu'il y a rupture entre le livre et sa fonction. A mesure que monte le niveau de vie dans le monde, le livre-objet devient accessible à des couches de plus en plus profondes de la société, mais la lecture, entendons la lecture consciente, la lecture que nous appelons littéraire, reste l'apanage d'une minorité.

Grâce au livre de diffusion de masse cette situation est en train de changer et l'on peut espérer que dans le demi-siècle qui vient on verra le livre « machine à lire » jouer son rôle avec une pleine efficacité dans les sociétés nouvelles, héritières de nos civilisations.

---

**ROBERT ESCARPIT** est professeur de littérature comparée à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux (France); professeur à l'Institut d'études politiques, Bordeaux; directeur du Centre de sociologie des faits littéraires, Bordeaux. Critique, romancier, historien de la littérature, spécialiste de l'édition, son dernier ouvrage est *La révolution du livre*, qui vient d'être publié par l'Unesco. Robert Escarpit est également bien connu comme chroniqueur humoristique du journal français « Le Monde ».



## VIENT DE PARAÎTRE :

163 pages  
8 F - 12/- (stg) - \$ 2,50

L'ouvrage peut être obtenu :

**En France et dans les pays francophones d'Afrique :**

Chez tous les libraires. Distribution exclusive par Presses Universitaires de France, 108, bd Saint-Germain, Paris.

Ne pas commander à l'Unesco

**Dans les autres pays :**

Distribution exclusive par l'Unesco, place de Fontenoy, Paris, ou par les agents de vente des publications de l'Unesco (voir liste page 35).

Malheureusement beaucoup d'éditeurs ne semblent pas avoir encore compris le mécanisme de ce type de vente. Après avoir constaté le succès du livre en édition restreinte, ils tardent trop à prolonger ce succès en édition de masse. Ils croient en effet qu'il faut épuiser d'abord le succès du livre en édition restreinte avant de le lancer dans ce qu'ils croient être un prolongement du même public.

En réalité l'expérience prouve que le meilleur moment pour transférer un livre de l'édition restreinte à l'édition de masse est le point culminant de son succès en édition restreinte. Loin de nuire à ce succès, l'édition de masse lui donne un nouvel élan, réagit sur lui en même temps qu'elle nourrit son propre succès du bruit qui est fait autour du livre dans les milieux lettrés.

**10** En effet dans les sociétés évoluées du 20<sup>e</sup> siècle, milieux lettrés et milieux de masse se côtoient quotidiennement, partagent souvent les mêmes moyens de communication et d'expression. Un livre dont on parle dans la page lit-



Photo USIS



Photo TASS

Le livre s'achète à l'épicerie (à gauche) ou à l'usine (à droite) ; il est devenu présent à la vie quotidienne, comme la radio, la télévision, le cinéma, ouvrant une nouvelle voie de communication illimitée et sans cesse renouvelée entre les hommes.

## Le nouveau dialogue

# ÉCRIVAIN-LECTEURS

**Le livre de diffusion de masse n'est pas qu'une manifestation de quantité. Nous assistons à un changement radical de la conception même du livre et des rapports entre l'écrivain et son nouveau public. Cet aspect du phénomène est étudié par Robert Escarpit dans un chapitre de son ouvrage : « La Révolution du livre » dont nous publions ici des extraits.**

**L'**ÉCRIVAIN n'a pas encore trouvé sa place dans la cité moderne. La raison en est peut-être que la cité moderne est une énorme entreprise de sécurité mutuelle tendant à préserver ses membres des risques de la nature vivante et de la condition humaine.

Or, il n'existe aucun moyen de protéger l'écrivain en tant qu'écrivain. On peut lui assurer la même protection sociale qu'à tous les citoyens, lui garantir une retraite de vieillesse, des soins gratuits, une aide juridique. On ne peut pas l'assurer contre ses risques littéraires.

Nous connaissons assez bien maintenant le mécanisme de la vie littéraire pour comprendre qu'il faut que l'écrivain propose et que le public dispose. La littérature naît de ce dialogue, vit de lui et progresse grâce à lui. Mais c'est un dialogue meurtrier qui, de mille œuvres conçues, en mène dix à terme et une à maturité.

Bien entendu, on peut améliorer le rendement par divers

moyens techniques, notamment en élargissant les bases sociales du dialogue, en améliorant les circuits de distribution, en donnant au jugement conscient du lecteur de meilleures et de plus fréquentes occasions de se manifester, mais on ne peut pas éliminer le risque, on ne peut même pas le réduire sensiblement.

...Le succès de l'écrivain n'est pas tout à fait le même que le succès de l'éditeur. Il ne suffit pas que le livre se soit bien vendu et assure un certain rendement. Qui pourrait en effet évaluer les intérêts d'un investissement qui se compte en valeurs de vie, de pensée, d'action ? Quels que soient ses gains financiers, l'écrivain ne retrouve jamais son capital, il travaille à fonds perdus. On peut cependant admettre une définition économique du succès de l'écrivain : c'est le moment où la vente d'une de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume. Ce moment correspond d'ailleurs à un autre aspect du succès : celui de la saturation par l'écrivain de son public possible.

## Les pièges du succès

...Trop souvent on parle de « guider » les lectures, d'« orienter » le lecteur. C'est là un langage dangereux, étranger en tout cas au véritable rôle de la critique qui est de témoigner plutôt que d'enseigner.

... Le critique, de nos jours, a le moyen de s'adresser aux masses au nom de la littérature et de les atteindre. Il suffit qu'il se fasse adaptateur ou commentateur. L'explication de texte conduite avec sensibilité dans un langage sans pédanterie fait merveille sur l'écran de la télévision. Quant à l'interprétation visuelle ou auditive d'une grande œuvre, c'est peut-être une trahison, mais certainement du type de celles que nous appelons les trahisons créatrices. Passer du livre au film a toujours été une démarche qu'ont encouragée les producteurs de cinéma. Passer du film au livre n'est pas moins recommandable et sans doute plus fructueux.

Toute critique littéraire adaptée à la diffusion de masse devra être fondée sur une connaissance intérieure, sur une expérience participante du comportement littéraire des masses. A la limite on peut même considérer que la médiation du critique n'est pas indispensable. Dans les pays socialistes on organise systématiquement des contacts entre les écrivains et les travailleurs des différents milieux, contacts fondés sur la vie en commun et le travail en équipe.

Ces méthodes ont une efficacité certaine, mais il est difficile de se passer du meneur de jeu qui harmonise les langages et évite les malentendus. Tel est peut-être le nouveau personnage dont notre temps a besoin : l'animateur culturel qui, non satisfait des faciles succès de l'image et du son, mais s'appuyant sur eux, entreprend avec toute l'humilité intellectuelle et tout l'esprit d'équipe nécessaires la difficile organisation des échanges de masse à homme.

Le succès de la littérature de masse dépend de l'existence de tels échanges. Leur terrain sera forcément extralittéraire dans la mesure précisément où ils devront franchir les frontières du public lettré. Même si un écrivain et un lecteur sont physiquement et intellectuellement très éloignés l'un de l'autre, la communauté d'une activité syndicale, politique, religieuse ou même simplement sportive, peut permettre de créer entre eux les conditions du dialogue.

### UN CONGRÈS INTERNATIONAL DU LIVRE

Quatre sujets intéressant particulièrement l'Unesco — les obstacles à la libre circulation des livres, le droit d'auteur international, l'édition des livres scolaires, les livres pour les pays en voie de développement — figuraient à l'ordre du jour du 17<sup>e</sup> Congrès triennal de l'Association Internationale des Editeurs qui s'est réuni à Washington D.C. (Etats-Unis) du 30 mai au 5 juin 1965. Les débats de ce congrès avaient pour thème « Le Monde et le Livre : l'édition à l'ère des grands changements ».

Dans un message qu'il a adressé au congrès, le Directeur général de l'Unesco, M. René Maheu, a rappelé combien le rôle traditionnel des livres, véhicules du savoir et des idées, a été bouleversé par l'évolution sociale et technologique. « La grande pénurie de livres qui sévit dans les vastes et peuplées régions du monde en voie de développement est, pour nous tous, un grand sujet de préoccupation, a dit M. René Maheu. Cette pénurie constitue un obstacle formidable à l'éducation et, plus généralement, au progrès social et économique. La Conférence générale de l'Unesco a demandé, lors de sa dernière session, qu'un programme de coopération soit mis en œuvre afin que dans les pays en voie de développement les livres soient mis plus largement à la disposition des populations... Je crois que l'Association Internationale des Editeurs et l'Unesco peuvent, en unissant leurs efforts, donner à cette grande entreprise l'élan nécessaire. »

LEONARD BERNSTEIN'S YOUNG PEOPLE'S CONCERTS  
for reading and listening



Illustration de Isadore Seltzer, dans un livre américain pour enfants sur la musique « Leonard Bernstein's Young People's Concerts » (Édition Simon and Shuster, New York.)



Illustration de Milton et Shirley Glazer pour une série d'aventures au titre insolite « If Apples had teeth » (Si les pommes avaient des dents). (Édition Alfred Knopf, New York.)

Le prix littéraire, institution fréquemment et injustement décriée, peut trouver ici une nouvelle signification. Cette tentative de tri responsable dans une production nécessairement anarchique est en soi utile et même indispensable. C'est un geste typique d'académie, c'est le geste par lequel une sélection représentative de lettrés appartenant à un certain groupe social, dit clairement et fermement la préférence de son groupe.

Sous des formes différentes ce système a très bien marché pendant des siècles, tout le temps en fait que le groupe des lettrés est demeuré relativement réduit et homogène. Les difficultés ont commencé dès le XIX<sup>e</sup> siècle et n'ont fait que s'accroître jusqu'à notre époque tandis que de nouveaux groupes sociaux accédaient à l'opinion littéraire, élaboraient leurs propres académismes et formulaient leurs propres jugements. Un des résultats de cette multiplication des académies avouées ou non est l'actuelle pléthore des prix littéraires qui ôte toute efficacité au tri.

Mais il y a plus grave. Dans la culture d'élite les valeurs sont stables, alors que dans la culture de masse elles sont fluides et toujours remises en question puisqu'il s'agit d'une manière de vivre plutôt que d'une manière d'être. Le couronnement académique du prix littéraire est au sens littéral du mot une consécration. Il désigne l'écrivain au respect permanent de pairs comme une valeur sûre

et désormais non dévaluable, mais il l'éloigne irrémédiablement des masses en faisant de lui une vedette.

Ce phénomène de la vedette, très bien perçu par le critique anglais Thomas Carlyle dès 1840, date des premiers grands tirages au début du XIX<sup>e</sup> siècle et l'une de ses manifestations les plus spectaculaires fut alors le byronisme. Il s'en faut que tous les Prix Goncourt ou tous les Prix Nobel de notre époque atteignent à l'héroïsation quasi cinématographique dont Byron fut victime, mais le seul prestige de leur titre les institutionnalise, en fait des mythes, des totems ou au mieux de grands exemples. C'est là une des formes les plus rapides de la mort littéraire qui accompagne le succès et, à moins d'une extraordinaire volonté de renouvellement et d'autonomie, il n'est pas d'écrivain qui puisse y échapper.

Avec ou sans le livre de diffusion de masse, les sociétés possédant une ancienne tradition littéraire auront du mal à se dégager du réflexe académique et continueront longtemps à traiter leurs écrivains en héros de l'esprit, mais les jeunes nations actuellement en gésine d'une littérature devront se méfier du piège de l'institutionnalisation. Si elles créent des prix littéraires — et elles auraient tort de mépriser ce procédé de sélection et d'encouragement — il faudra qu'elles donnent à ces prix le caractère de vastes mouvements d'opinion sortant des entrailles du peuple avant même peut-être que la tête soit concernée.

Toute révérence gardée on peut se demander si les obscures vagues de fond qui portent au sommet de la gloire tel chanteur ou tel musicien, voire tel poète qui a choisi le disque comme moyen d'expression, ne sont pas plus

efficaces et plus vraies que les jugements longuement pesés des connaisseurs. Il serait souhaitable qu'il y eût concordance entre les deux modes de jugement, mais c'est là un espoir qu'il est encore vain de nourrir.

Car il faut se faire une raison. L'actuelle mutation du livre, si elle réussit, ne sera ni complète, ni définitive. Quand nous parlons de diffusion de masse, il s'en faut encore de beaucoup que toutes les masses soient en cause. Même dans les pays les plus évolués, seule une fraction du public lisant accédera à la lecture au cours de l'étape actuelle : celle qui aura conquis le contrôle des structures sociales nécessaires à cette accession.

Dans les pays en voie de développement — souvenons-nous de l'Asie où le public lisant représente un quart de la population totale, de l'Afrique où il en représente un huitième — il faudra bien d'autres étapes et bien d'autres mutations pour que le successeur — peut-être pas tellement lointain — du livre actuel fasse librement circuler entre tous les hommes les messages d'information et de culture.

Et même alors il y aura toujours des lecteurs actifs et des lecteurs passifs. Il y aura toujours des gens qui, par paresse, par timidité, par goût, refusent le dialogue avec l'écrivain. Il y aura toujours des amoureux du livre objet qui ne dissocieront pas le message du relieur et du typographe de celui de l'écrivain.

Peu importe. L'essentiel est que le recrutement des lecteurs actifs soit de plus en plus large, de plus en plus ouvert. Rien n'interdit que les valeurs plastiques s'intègrent

**SUITE PAGE 14**

**SI BELLES HISTOIRES, SI BELLES IMAGES.** Deux fillettes font leur choix de lecture à un camion bibliothèque qui circule dans un faubourg de Budapest. Dans le monde entier, les livres pour les enfants et les jeunes se sont multipliés depuis une vingtaine d'années, enrichis d'illustrations souvent dues aux meilleurs artistes. Aux États-Unis, on en a vendu pour la seule année 1964 plus de 222 millions d'exemplaires d'un prix inférieur à 5 F.

Photo Unesco - A. Tessore



# Pour vaincre la grande faim de l'esprit

aux valeurs d'action, aux valeurs d'intelligence et de sensibilité, à toutes les valeurs enfin qui implantent la lecture dans la vie des hommes. La révolution des livres est la plus libérale de toutes.

Elle demande simplement qu'on n'ait ni préjugé, ni raideur. Le fétichisme ou le fanatisme du livre sont incompatibles avec sa générosité. Il en est du livre comme du pain. Partout dans le monde la conquête de la céréale et de l'aliment de base qui en dérive a été la grande victoire des hommes primitifs contre la faim. Il en est découlé notamment une certaine sacralisation du pain, symbole de travail libérateur, de survie et de communion. Beaucoup de peuples — les Français notamment — conservent encore aujourd'hui dans leurs réflexes cette sorte de respect inné, irraisonné du morceau de pain dont leur mémoire collective se souvient obscurément comme d'un sauveur.

Le livre est l'objet du même culte inavoué car il a été le pain de l'esprit, il a été la grande victoire des hommes un peu moins primitifs contre l'ignorance et son esclavage. Un livre qui ne dure pas, un livre éphémère, un livre qui est un acte et non forcément une réalité durable, un trésor à conserver, une richesse pour toujours, voilà qui heurte profondément nos sensibilités, qui peut même nous révolter.

Et pourtant nous savons bien que le pain du pauvre dans l'univers actuel est descendu du rang de symbole à celui de simple métaphore et de mauvaise métaphore. Nous savons que la grande faim du monde ne sera pas vaincue cette fois par la magie solitaire de l'épi ou de la miche, mais par un vaste effort collectif mettant en jeu toutes les ressources scientifiques, techniques, mécaniques des civilisations évoluées, par une réforme profonde et systématique des structures sociales, par une politique mondiale concertée qui affectera bien d'autres domaines que ceux de l'agriculture et de l'industrie alimentaire.

**L**a grande faim de l'esprit, elle non plus, ne sera pas vaincue autrement. Les exigences individuelles de l'écrivain, le goût raffiné du lettré amoureux de livres ne doivent avoir dans nos plans d'avenir ni plus, ni moins d'importance que le geste auguste du semeur ou la gastronomie de Brillat-Savarin dans les débats de l'Organisation mondiale pour l'alimentation et l'agriculture (F.A.O.).

Il ne faut rien renier, mais il ne faut rien interposer entre le livre et la vie, et surtout pas de mythes. Nous vivons en un temps où les grandes choses se font en équipe avec l'aide de la machine. On l'admet aisément pour les arts nés avec la civilisation de masse comme la radiodiffusion, la télévision, le cinéma, sans parler du théâtre, art de contact direct avec la foule, pour lequel on l'a toujours plus ou moins admis. Il faut maintenant l'admettre aussi pour le livre. Bien entendu, la nature même du geste de lecture le vouera toujours à plus de solitude que les autres moyens de communication ou d'expression artistique, mais la solitude de l'écrivain, la solitude du lecteur ne sont pas des solitudes sociales. Ce ne sont que des moyens pour se trouver les uns les autres. Tel qui lit seul dans sa chambre a souvent plus de compagnons que s'il regardait un film avec mille autres spectateurs dans une salle de cinéma.

C'est cette vertu du livre qu'il faut maintenir et développer. La diffusion, la communication illimitée et incessamment renouvelée entre tous les hommes, voilà la fonction propre du livre. Dès qu'il cesse de la remplir, si beau que soit son aspect et si noble que soit son contenu, il n'est plus qu'un poids de papier mort, un trésor sans âme. Autant mettre une pierre à la place.



La bibliothèque publique emprunte périodiquement l'hélicoptère pour ravitailler les villages isolés dans les montagnes du Turkestan soviétique. L'URSS compte environ 400 000 bibliothèques publiques, des plus importantes aux plus modestes, dans les villes, les villages, les usines, les fermes, etc.

# DOUZE PAYS PRODUISENT LES DEUX TIERS DES LIVRES DU MONDE

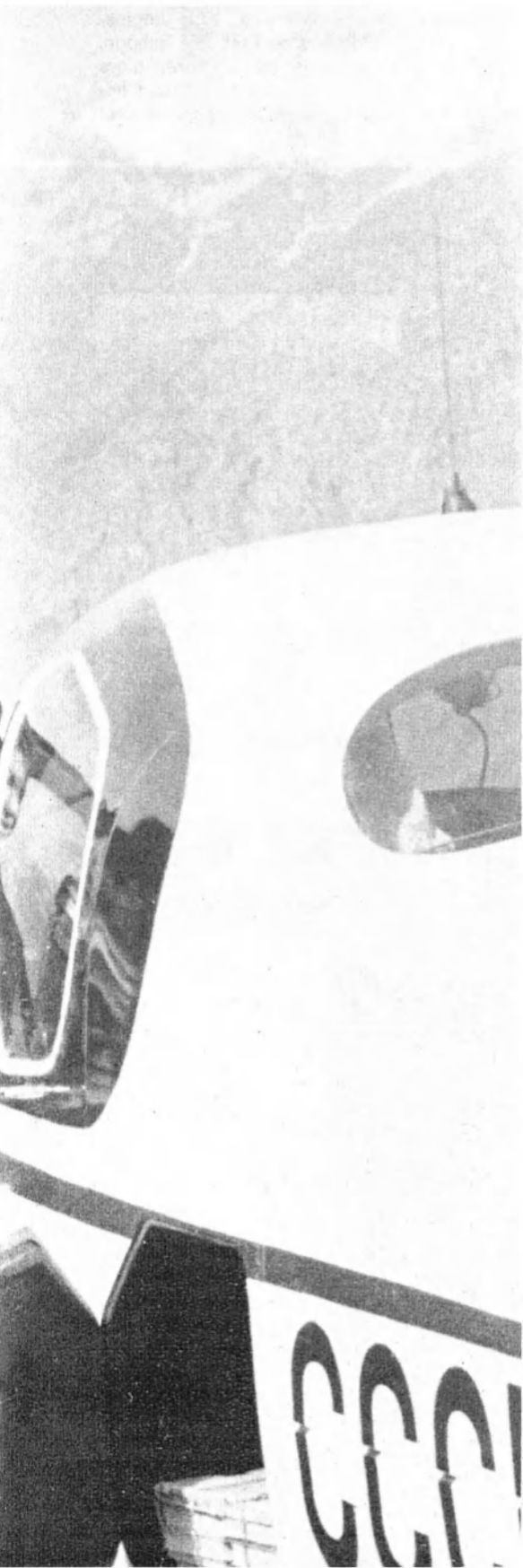


Photo APN

## ■ Un livre = plus de 48 pages

Jusqu'en novembre 1964 aucune définition internationale uniforme du livre n'existait. Les critères adoptés dans les divers pays étaient extrêmement variés, et par conséquent rendaient très difficiles l'élaboration et l'interprétation des statistiques. Ainsi l'Italie exigeait qu'un volume ait au moins 100 pages pour être qualifié de livre, alors que l'Inde n'imposait aucune condition du même genre. C'est en novembre 1964 que la Conférence générale de l'Unesco a adopté à l'unanimité une « Recommandation concernant la normalisation internationale des statistiques de l'édition des livres et périodiques ». Aux termes de cette recommandation un livre « est une publication non périodique imprimée comptant au moins 49 pages, pages de couverture non comprises ». Une brochure « est une publication non périodique imprimée comptant au moins 5, mais pas plus de 48 pages, pages de couverture non comprises ». La Recommandation définit également ce qu'est une première édition, une réédition, une réimpression, une traduction ou un titre.

## ■ Les géants de l'édition

6 pays dépassent 20 000 titres par an, soit, dans l'ordre, l'URSS, la Chine continentale, le Royaume-Uni, l'Allemagne (qu'on considère la République fédérale d'Allemagne seule ou jointe à l'Allemagne orientale), le Japon et les Etats-Unis. Six autres pays avoisinent les 10 000 titres : la France, l'Inde, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Tchécoslovaquie. Ces 12 pays, à eux seuls, représentent les trois quarts de la production mondiale, estimée par l'Unesco à 400 000 titres en 1963.

Les quelque 80 000 livres publiés en URSS ne sont pas tous des livres selon le sens que la Recommandation de l'Unesco donne à ce mot. De plus, beaucoup de titres soviétiques sont décomptés plusieurs fois puisque ce chiffre n'est pas celui de la seule production en russe, mais de productions cumulées en 93 langues, dont 61 sont des langues de peuples de l'Union soviétique et 32 des langues étrangères. Cependant, si l'on ne comptait que les ouvrages publiés en russe et destinés aux circuits normaux de distribution commerciale, la production soviétique dépasserait encore 30 000 titres et serait la première du monde.

## ■ Il y a livre et livre

L'Inde se trouve parmi les premiers producteurs parce que sa définition du livre lui permet de considérer la moindre brochure comme appartenant à cette catégorie. En

réalité, elle doit se classer à un rang nettement inférieur. En revanche, l'Italie est victime de sa définition trop sévère du livre et devrait se trouver à égalité avec la France. Il en va sans doute de même de la Tchécoslovaquie. Quant à la Chine continentale, nous n'avons aucune donnée précise sur ses critères de classification.

## ■ Total des titres dans le monde

Le total général des titres dans le monde est de : 360 000 pour 1960 ; 375 000 pour 1961, 385 000 pour 1962 et 400 000 pour 1963. Les domaines anglais, espagnol, allemand et français totalisent 34 % de cette production en 1952 et environ 36 % en 1962. Dans le domaine anglais, les Etats-Unis sont en train de supplanter le Royaume-Uni en matière de production. La brusque avance des Etats-Unis est due en grande partie à la publication massive de paperbacks. On admettait qu'en 1960 il se vendait aux Etats-Unis 1 000 000 de paperbacks par jour.

Le cas de l'URSS est particulier. En effet si la langue russe constitue un noyau, le phénomène de l'édition relève moins de l'homogénéité linguistique que des échanges systématiques et nombreux entre les divers pays socialistes. La production de ces pays — la Chine continentale non comprise — équilibre à peu près exactement, en 1962, celle des domaines anglais, français, espagnol et allemand. Elle représente 125 000 titres, soit 36 % de la production mondiale.

## ■ Rareté du best-seller

Les *best-sellers* sont extrêmement rares et représentent à peine 2 à 3 % des succès. Le *best-seller* se définit non par le nombre d'exemplaires vendus mais par le type d'écoulement. Un livre peut être un *best-seller* avec 50 000 exemplaires comme avec 3 millions. Très peu de livres ont la vie longue. Sur cent ouvrages publiés, il en reste à peine dix de vendables au bout d'un an et encore dix fois moins vingt ans plus tard.

## ■ La bonne aubaine

Il existe de nombreux cas où un seul *best-seller*, tiré à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et intelligemment exploité, a fait vivre une maison d'édition pendant plusieurs années sans que les négligences de gestion, les erreurs de jugement, les bévues commerciales aient été immédiatement sanctionnées par une mise en péril de l'entreprise.

## ■ Risques de consanguinité culturelle

Certains pays attirent la traduction, d'autres la repoussent. Plus la production d'un pays est forte, moins ce pays ressent le besoin de l'appoint des autres. C'est là un des dangers les moins évidents mais les plus redoutables que la puissance matérielle et intellectuelle peut faire courir à la culture d'un grand pays. Si des précautions ne sont pas prises pour maintenir systématiquement des liaisons avec l'étranger, il faut craindre les conséquences de la consanguinité culturelle. Ce ne sont pas seulement les pays en voie de développement qui ont besoin d'une politique rigoureuse du livre.

## ■ Divisions linguistiques et lecture

Sur huit lecteurs dans le monde, trois sont des Asiatiques et trois sont Européens. Or les deux tiers de la production littéraire mondiale sont écrits dans les langues d'Europe, alors que moins d'un quart utilise les langues d'Asie. Il y a plus de 30 langues écrites en Europe. En Asie il y en a bien davantage encore et plus de 30 d'entre elles sont utilisées par au moins 5 millions d'individus. Il y a donc d'un côté une production littéraire surabondante mais linguistiquement morcelée, de l'autre une immense masse de lecteurs possibles qui pourrait aisément tripler de volume dans les décennies qui viennent, mais elle aussi est divisée par la diversité des langues.

## ■ Langues littéraires

Les langues littéraires employées couramment par plus de cinquante millions d'individus, sont au nombre de 12. Par ordre d'importance : le chinois, l'anglais, le russe, l'hindi, l'espagnol, l'allemand, le japonais, le bengali, l'arabe, le français, le portugais, l'italien. Dans le domaine de l'anglais se situent deux grandes puissances économiques : les Etats-Unis et le Royaume-Uni ; il faut y ajouter tous les pays membres du Commonwealth britannique. Le domaine de l'espagnol ressemble, par sa dispersion, à celui de l'anglais, mais les nations qui le composent sont économiquement plus faibles. Le domaine du français comprend également des ramifications outre-mer (Canada, Haïti, Antilles, Afrique) mais son importance essentielle lui vient de la France, de la Belgique et de la Suisse.

## ■ Les grands circuits de distribution

Les neuf dixièmes des exportations de livres de l'URSS sont absorbés par les pays socialistes. Un peu moins de la moitié des exportations des Etats-Unis se fait vers des pays de langue anglaise, où elles doivent faire face à la concurrence britannique. Les pays socialistes étant exclus, les exportations de livres soviétiques se répartissent de la manière suivante : Europe occidentale 41 % ; Amérique anglophone : 21 % ;

Extrême-Orient : 16 % ; Amérique latine : 6 % ; Proche-Orient : 4 % ; Afrique : 3 % ; divers : 7 %. Les marchés anglophones étant exclus, les exportations de livres américains se répartissent comme suit : Extrême-Orient : 33 % ; Amérique latine : 27 % ; Europe : 25 % ; Proche-Orient : 8 % ; Afrique : 4 % ; divers : 8 %.

## ■ Tradition de l'édition néerlandaise

Les Pays-Bas possèdent une longue tradition dans l'industrie et le commerce du livre. En un temps où les monarchies absolues empêchaient la circulation des idées en Europe, le livre hollandais a été, au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècles le véhicule de toutes les pensées libres.

Aujourd'hui, les Pays-Bas qui reçoivent beaucoup — 16 % de leur production sont constitués par les traductions — donnent aussi beaucoup. De 1946 à 1960, la valeur totale des exportations de livres est passée de 1,3 à 33 millions de dollars. Fait plus significatif encore, en 1960, sur 7 893 titres publiés, 1 140 étaient en langues étrangères, donc destinés à l'exportation. Cette proportion de 1 pour 7 n'est égalée par aucun pays au monde.

## ■ Le commerce du livre

Le commerce du livre est loin d'être un des postes les plus importants des échanges économiques internationaux. Les principaux exportateurs de livres sont le Royaume-Uni, les Pays-Bas, les Etats-Unis, la France, la Suisse, la République fédérale d'Allemagne. Cependant, pour aucun de ces pays, les exportations de livres n'atteignent 1 % des exportations totales. Pourtant le volume des échanges ne cesse de s'accroître. Si l'on considère les exportations de livres en tonnage et non en prix, on constate que, dans la plupart des pays, elles ont doublé d'importance en dix ans.

## ■ La consommation du papier d'imprimerie

En 1950, l'Amérique anglophone représentait plus de la moitié de la consommation mondiale de papier d'impression ; en 1960, elle en représente seulement 43,2 %. L'Europe et l'Amérique latine se tiennent au même niveau tandis que l'Océanie — c'est-à-dire essentiellement l'Australie et la Nouvelle-Zélande — progresse légèrement.

La progression la plus spectaculaire est celle du monde afro-asiatique : 242,5 % d'augmentation pour l'Afrique, 512,3 % pour l'Asie. Cette progression n'est pas limitée aux seuls pays économiquement forts comme le Japon et la Chine, mais également répartie sur tout cet immense territoire où des pays comme la Birmanie, le Cambodge, l'Irak et Israël ont décuplé en dix ans leur consommation de papier d'impression et d'écriture par habitant. Le cas extrême est sans doute celui de la Syrie qui passe de 0,01 kg de papier par habitant et par an en 1950, à 0,3 en 1960,

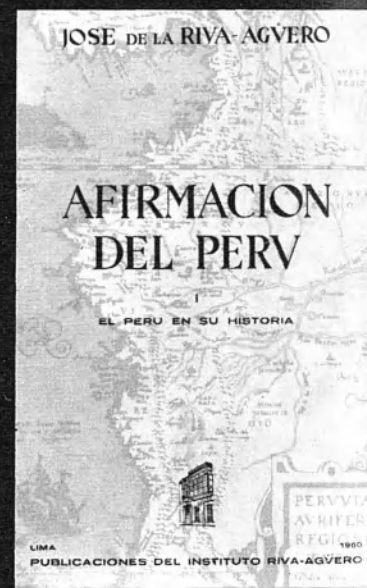
soit une progression de 3 000 %. La même observation vaut pour l'Afrique où la consommation des pays décolonisés récemment passe de 6 000 tonnes en 1950 à 90 000 tonnes en 1960.

## ■ Etre ou ne pas être traduit

Un livre court d'abord sa chance dans un certain marché littéraire, bloc linguistique, bloc idéologique ou Etat. S'il échoue, il n'est plus question de traduire, alors qu'il possède peut-être au-delà des frontières d'origine un public insoupçonné prêt à l'accueillir.



Argentine



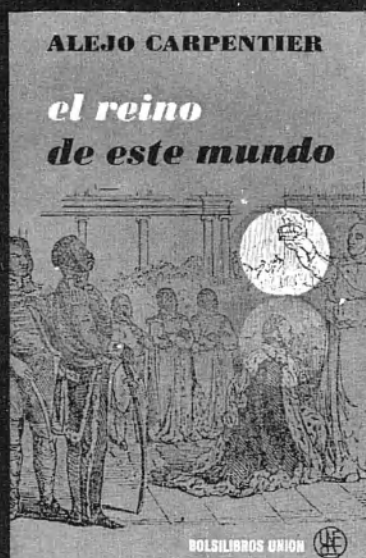
Pérou



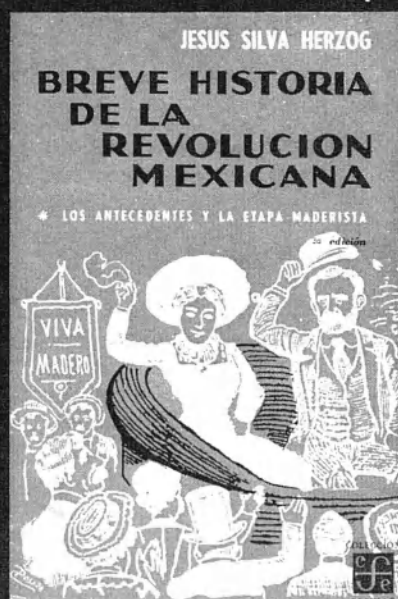
# Les grands courants du marché hispanique



Chili



Cuba



Mexique

**P**RES de 145 millions de personnes vivent dans une aire culturelle de langue espagnole où le développement de l'édition demeure entravé par un certain nombre de problèmes économiques, qui varient d'ailleurs d'un pays à l'autre.

Jusqu'en 1936, année où éclata la guerre civile, l'Espagne était le principal fournisseur de livres pour l'Amérique latine. L'interruption des activités de l'édition espagnole provoqua un brusque développement des maisons d'édition dans le Nouveau Monde, notamment au Mexique et en Argentine. Après la seconde guerre mondiale, l'édition était dans ces pays en plein essor. Mais il y a quelques années, l'inflation qui sévit en Amérique latine entraîna la limitation des importations, papier, encre, machines et autres fournitures ; le paiement des droits d'auteur sur les ouvrages traduits devint aléatoire. La vente de livres édités en Espagne reprit donc sur le marché de l'Amérique latine.

L'exportation des livres d'Espagne vers ces immenses régions représentait 5 millions de pesetas en 1940 et 1 348 en 1963.

En trois ans, les exportations de livres vers l'Amérique latine avaient doublé ; au cours des cinq dernières années, la production de l'édition espagnole avait augmenté de 30 % et l'Amérique latine absorbait 40 % des livres édités. En 1963, 743 maisons d'éditions espagnoles ont mis en vente 8 694 titres qui se répartissent comme suit : littérature : 2 800 ; sciences sociales : 1 800 ; sciences appliquées : 1 100 ; théologie et religion : 1 000 ; histoire et géographie : 700 ; beaux-arts : 500 ; sciences pures : 350 ; philologie : 200 ; ouvrages généraux : 160.

Environ 14 % de tous les livres imprimés en Espagne sont des traductions d'ouvrages étrangers. En 1963, 694 ouvrages ont été traduits de l'anglais, 593 du français, 320 de l'allemand, 111 de l'italien et 180 de diverses langues.

**E**N Argentine, au cours des trente dernières années l'édition a acquis un développement extraordinaire. En 1936, toute la production de l'édition argentine représentait 451 ouvrages scientifiques et 372 ouvrages

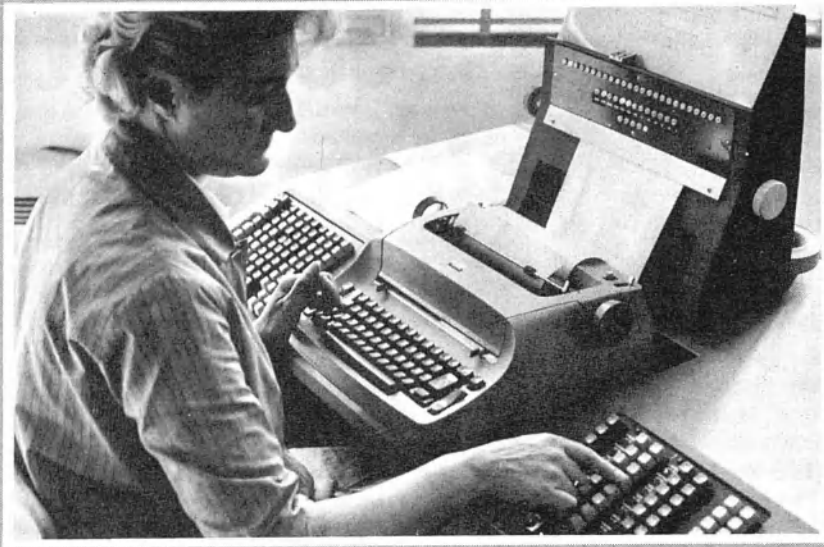
littéraires ; en 1963, la production avait atteint 3 390 titres, dont 2 196 de romans, recueils de nouvelles, ouvrages de géographie, manuels scolaires et dictionnaires. En 1963, l'Argentine avait imprimé plus de 79 millions d'exemplaires des ouvrages publiés et exporté 7 millions de livres et de publications imprimées.

L'Argentine et le Mexique sont les deux principaux concurrents de l'Espagne sur le marché d'Amérique latine. Au Mexique, la production et la vente du livre ont suivi à peu près la même évolution qu'en Argentine. La production annuelle du Mexique était de moins de 1 000 ouvrages entre 1948 et 1955, mais elle était passée à 3 760 ouvrages en 1962. Selon l'éditeur argentin Eustasio Garcia, il existe environ 10 000 librairies en Amérique latine, dont 900 au Mexique.

Il faut noter d'ailleurs l'importance de la production et la libre distribution des manuels scolaires d'enseignement primaire au Mexique. Depuis que fut appliqué, en 1959, le plan du ministre de l'Education, Jaime Torres Bodet (ancien directeur général de l'Unesco), plus de 100 millions de manuels scolaires furent distribués gratuitement aux enfants des écoles. Au cours de cette dernière année, on en a distribué 21 millions.

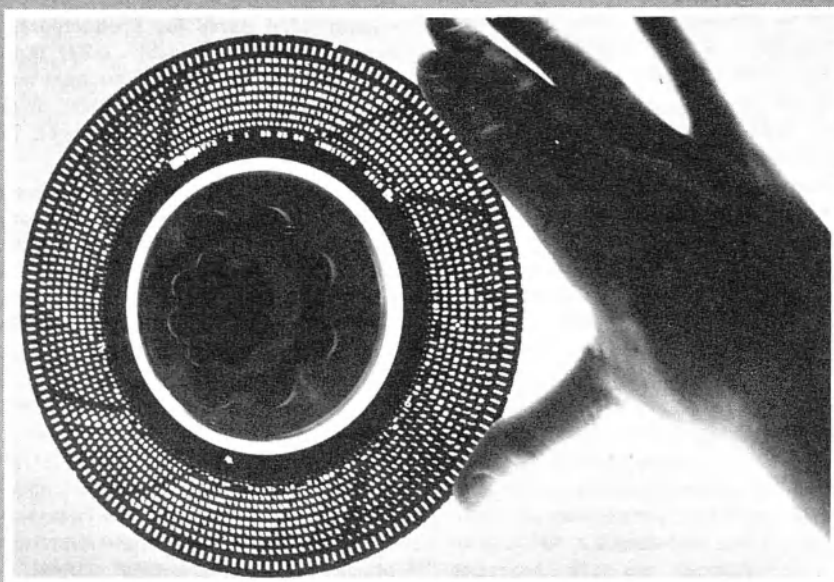
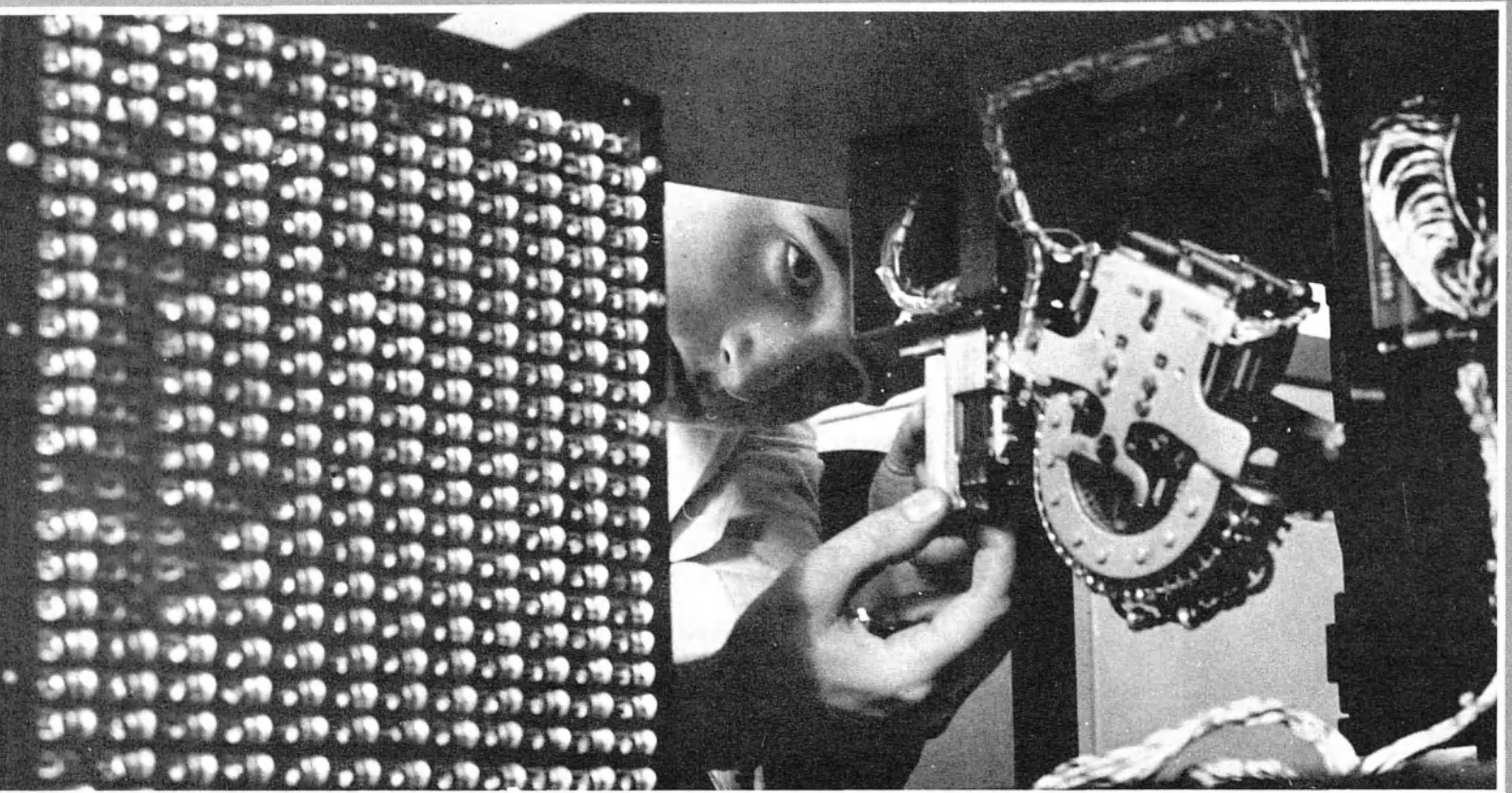
**L**E Brésil occupe une place à part en Amérique latine ; pour des raisons linguistiques, il n'exporte pas de livres dans le reste du continent, mais cependant occupe une place de premier plan parmi les producteurs de livres. En 1959, il a publié 5 337 titres. Le Chili est, quant à lui, au quatrième rang avec 1 040 titres en 1962. Il est suivi du Pérou et de Cuba, avec 791 et 736 titres pour 1963.

A Cuba, différents organismes s'efforcent de produire des livres pour toutes les couches de la population. L'« Editorial Nacional de Cuba », créé par le gouvernement en 1962 et dirigé par le romancier Alejo Carpentier, imprime des œuvres cubaines et étrangères ; la moyenne est de 20 000 exemplaires par ouvrage, mais dans certains cas le tirage atteint de 50 000 à 100 000 exemplaires. Cette entreprise nationale a publié 16 500 000 exemplaires au cours de 1963 et l'on prévoit qu'elle pourra en produire 22 millions cette année.



A côté du clavier d'une machine à photo-composition, l'opératrice dispose d'un tableau qui commande le choix du caractère et sa grosseur. Ci-dessous, les derniers perfectionnements de l'électronique sont mis au service de la photo-composition. En bas, le disque de verre porteur de caractères en négatif. Dans la machine, le disque tourne, les caractères choisis sont photographiés sur un film à un rythme qui va jusqu'à 10 signes à la seconde.

## LES LIVRES AU KILOMÈTRE



**J**USQU'ICI, deux grandes étapes avaient marqué l'histoire de l'imprimerie : l'invention du caractère mobile et l'apparition, au 19<sup>e</sup> siècle, de la machine qui fabrique des caractères de plomb en faisant couler le métal dans des matrices.

Une nouvelle ère vient de s'ouvrir avec le procédé de la photo-composition qui libère l'imprimerie des servitudes du métal en reproduisant les textes directement sur le film qui sert à la gravure et à l'impression.

Cette nouvelle technique jointe aux immenses ressources de l'électronique promet aux éditeurs de livres de nombreux avantages, notamment une production plus rapide, plus variée dans sa forme et meilleur marché.

Depuis l'invention de la photo-composition, il y a près de 40 ans, une bonne douzaine de modèles différents ont été mis au point. Les plus perfectionnés ont l'apparence d'un simple meuble de bureau et d'une machine à écrire. L'opérateur dispose d'un clavier central pour la dactylographie du texte, et d'un tableau de commande qui enregistre les ordres concernant la forme que devra prendre le texte imprimé : la famille et la grosseur



Les textes sont enregistrés sur bandes perforées lors de la frappe au clavier. La machine peut ensuite, à n'importe quel moment, traduire ces bandes en clair sur un film photographique.

Photos © Paul Almary, Paris

## LIVRES AU KILOMÈTRE

(Suite)

Dans l'édition moderne, la qualité de l'illustration n'est pas réservée aux seuls ouvrages de luxe; elle est exigée aussi pour la production de grande série à prix modéré. A gauche, les planches d'illustration d'un livre de poche sont minutieusement examinées avant le tirage. Ci-dessous, contrôle des pages du livre composées directement sur film.



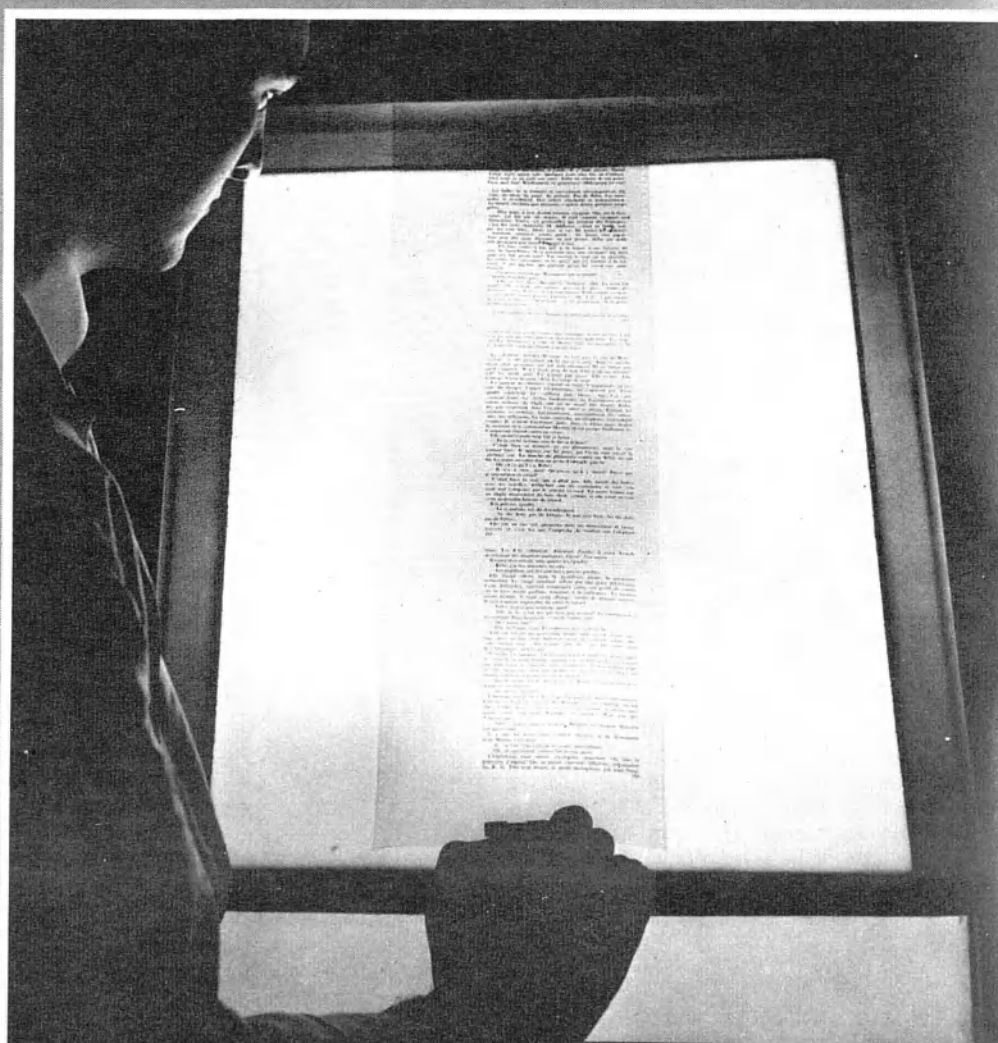
des caractères, la longueur des lignes, la coupe des mots en bout de ligne, la valeur des interlignes.

Ces machines permettent soit de composer le texte directement sur film au fur et à mesure de la frappe, soit de l'enregistrer en code sur une bande perforée. Cette bande peut être conservée et utilisée au moment le plus avantageux; la machine à composer la déchiffre et compose le texte automatiquement, à une vitesse bien supérieure à celle de l'opérateur le plus rapide.

La bande perforée d'un livre, véritable « composition au kilomètre », peut être réutilisée indéfiniment par l'éditeur qui pourra même, en la plaçant sous de nouveaux codes, obtenir des rééditions d'une présentation tout à fait différente quant au choix des caractères, à la longueur des lignes, etc.

A cela s'ajoute l'économie de place. Une installation de photo-composition couvrant 40 m<sup>2</sup> produit autant qu'un atelier classique dix fois plus vaste. Le disque rotatif d'un modèle de photo-composée comporte, par exemple, près de 1 500 caractères; il remplace à lui seul une tonne et demie de matrices en métal.

La photo-composition apportera en outre une solution aux grandes difficultés que présente la composition mécanique de certains systèmes complexes d'écriture. De récentes études ont montré en effet que par la photo-composition on pourra imprimer économiquement ces systèmes d'écriture et leur éviter les réformes qui paraissent indispensables. Avec une machine adaptée à l'écriture chinoise, par exemple, il suffirait d'un clavier principal de 26 signes de base pour composer les milliers de caractères de la langue.



# LIVRES DE MASSES ET MASSES SANS LIVRES

par *Julian Behrstock*

**L**E problème du livre est si étroitement lié à tout l'ensemble du programme de l'Unesco que l'on ne peut guère l'isoler en tant que tel. En effet, c'est sa solution qui permettra à l'Organisation d'atteindre les buts qu'elle se propose : extension universelle de l'enseignement primaire, appréciation mutuelle des valeurs culturelles, progrès de la science et de la technologie.

L'Acte constitutif de l'Unesco assignait à l'Organisation la tâche de faciliter « la libre circulation des idées, par le mot et par l'image », ainsi que « l'accès de tous les peuples à ce que chacun d'eux publie ». Vingt ans après l'adoption de cet Acte constitutif, cette tâche essentielle a été confirmée par la Conférence générale dans une résolution qui soulignait « l'importance des activités d'édition » et jetait les bases d'un nouveau programme d'action dans le domaine du livre.

Un bref aperçu du travail accompli au cours de ces vingt dernières années permet de se rendre compte des multiples résultats acquis par l'Unesco. Il convient de citer ici quelques réalisations remarquables.

- Une Convention universelle sur le droit d'auteur a été instaurée. Elle assure aux auteurs une juste rétribution et encourage la publication et la distribution de leurs œuvres hors de leurs propres pays. Cette Convention a comblé une grave lacune dans la réglementation internationale.
- Un accord international a été conclu en vue de la suppression des droits de douane et autres obstacles d'ordre commercial à la libre circulation des livres. Cet accord a été progressivement adopté comme norme internationale, en ce qui concerne la circulation des livres dans le monde entier. Deux autres accords internationaux octroient des facilités supplémentaires dans les échanges internationaux de matériel éducatif et de publications officielles.
- Un système de bons d'entraide a été institué pour surmonter les difficultés concernant l'obtention de devises étrangères, 27 millions de dollars de bons environ ont été mis en circulation, surtout pour permettre d'acheter des livres et des publications.
- Un abaissement des tarifs postaux et des tarifs de transport a été obtenu sur la base de propositions faites par l'Unesco aux organisations internationales compétentes pour l'établissement de ces tarifs.
- Une recommandation concernant la normalisation internationale des statistiques de l'édition de livres et de périodiques a été adoptée pour faciliter l'établissement d'un tableau systématique du commerce mondial des livres.
- Un centre régional de production de matériel de lecture pour l'Asie du sud a été fondé en 1956 à Karachi (Pakistan). Ce centre organise des cycles et stages d'études et de formation sur le plan des techniques de production et de diffusion du livre, et octroie une cinquantaine de bourses à l'étranger ; par ailleurs, il est responsable de la parution de quelque 400 publications dans les langues locales.
- Deux centres consacrés à la production des livres scolaires ont été créés en Afrique. A Accra (Ghana), le Centre régional de l'Unesco pour l'éducation en Afrique contribue à la préparation de manuels d'enseignement, à la

formation des auteurs, des illustrateurs et des éditeurs de manuels scolaires. A Yaoundé (Cameroun), le Centre de production de manuels scolaires a été doté d'un département de publication et produit des livres de classe et des recueils de textes destinés aux adultes récemment alphabétisés. Enfin, par l'intermédiaire de l'Unesco, des manuels destinés aux écoles d'Afrique ont été imprimés gratuitement à l'étranger.

- Certains écrivains des pays en voie de développement ont été soutenus et ont amélioré leur formation grâce à des stages d'études littéraires ; en outre, ils ont bénéficié de bourses de voyage. Dans le domaine spécialisé de la vulgarisation scientifique, le premier d'une série de projets-pilotes a été lancé à Sao-Paulo (Brésil) : des professeurs d'Amérique latine ont reçu une formation spéciale.
  - Pour accélérer le développement des bibliothèques publiques qui, dans certains pays, achètent la moitié des livres distribués, des bibliothèques modèles ont été créées à la Nouvelle-Delhi (Inde), Medellin (Colombie) et Enegu (Nigeria). Un Centre régional de formation de bibliothécaires a été fondé à Dakar (Sénégal) et un autre à Kampala (Ouganda). De plus, des centres bibliographiques régionaux ont reçu des subventions, et des publications qui donnent des informations à jour sur les livres disponibles ont été créées.
  - La publication de la Collection Unesco des Œuvres représentatives tend à faire connaître plus largement des œuvres littéraires significatives de diverses cultures. Près de 200 ouvrages ont déjà été traduits de quelque 40 langues, et publiés en anglais et en français.
  - L'Index Translationum, qui est publié chaque année, répertorie dans le monde entier les œuvres directement traduites de l'original et publiées au cours de l'année précédente. La 16<sup>e</sup> édition, qui a paru en 1965, recensait environ 35 000 traductions publiées dans 69 pays (voir page 34).
  - Notons enfin la publication d'ouvrages comme « Le livre dans le monde », de R.E. Barker (1955), qui attire l'attention du public sur les obstacles à la circulation du livre il y a une dizaine d'années, et « La Révolution du livre », de Robert Escarpit, qui vient d'être publié (voir page 10). Une brochure, « Livres pour les pays en voie de développement », vient également de paraître à l'Unesco.
  - Mais les études relatives au problème du livre ne constituent que l'un des aspects de l'activité de l'Unesco en matière d'édition. L'Organisation a fait publier ou publié elle-même environ 4 000 ouvrages dont se dégage un ensemble de sujets relevant de sa compétence, et qui, dans tous les domaines, ont été traités d'un point de vue international.
  - Enfin, la campagne de l'Unesco contre l'analphabétisme apporte indirectement une contribution à l'essor du livre, puisqu'elle tend à joindre au contingent des lecteurs des millions d'hommes encore incapables de lire ou d'écrire — plus des deux cinquièmes de la population du globe.
- Il serait aisé d'allonger cette liste, mais elle suffit à rendre sensibles les activités, aussi variées qu'efficaces, qui concernent le livre à travers tout le programme de l'Unesco

## Sur 10 livres, 9 sont des manuels scolaires

Or, ces activités se situent dans un laps de temps où se métamorphosait rapidement le tableau mondial de production et de consommation du livre. C'est au cours de cette période — de 1945 à 1965 — que le progrès des techniques d'impression, de publication et de distribution a permis la production à grande échelle de livres de bonne qualité à bas prix. C'est dans ces mêmes années aussi que le phénomène du « livre de poche » a engendré une véritable révolution ; par exemple, on a vendu, dans un seul pays, jusqu'à un million d'exemplaires par jour.

En même temps, bien que la demande de livres dans les pays en voie de développement ait été considérablement accrue avec l'indépendance, la production est bien loin de satisfaire les besoins des populations. L'Asie (Japon non compris), qui compte plus de la moitié de la population mondiale, n'intervient que pour 17 pour 100 seulement dans les 400 000 titres qui paraissent chaque année dans l'ensemble du monde. On compte en Afrique moins de dix pays publiant régulièrement des livres, et le nombre des livres publiés ne représente pas 2 pour 100 du total mondial.

**C'**EST pourquoi les livres lus dans la majeure partie de l'Asie — et ceci est encore plus vrai pour l'Afrique — sont produits pour la plupart dans les pays techniquement avancés, d'Europe et d'Amérique du Nord surtout. Et cependant, si grand que soit aujourd'hui le besoin de livres dans les pays en voie de développement, on prévoit dans les prochaines années une pénurie plus critique encore, avec les progrès de l'alphabétisation, l'accroissement de la population et celui du revenu individuel.

Augmenter le nombre de livres qui peut être fourni à ces pays par les centres mondiaux de production existant aujourd'hui, constitue, sans doute, une tâche nécessaire ; mais de l'aveu général, ce n'est là qu'une solution de fortune. Si l'on songe aux aspirations nationales, au développement d'une industrie autonome, à la nécessité de produire des livres qui répondent authentiquement à la culture et aux goûts des lecteurs, on comprendra que les pays en voie de développement soient tenus de trouver les moyens d'écrire, de publier et de distribuer eux-mêmes des livres.

Cependant, la création d'une industrie locale du livre en Asie et en Afrique se heurte à de graves difficultés, dues à l'insuffisance des ressources matérielles et humaines, qu'il s'agisse des auteurs ou des moyens d'impression, du papier ou du personnel qualifié.

Enfin, pour que le livre parvienne au lecteur, il faut une diffusion capable d'atteindre des populations en majeure partie rurales : or les moyens de transport sont tout à fait insuffisants.

Bien entendu, ce que l'on attend en premier lieu de ce faible appareil d'édition, ce sont des livres de classe. Actuellement, le phénomène est si net que les manuels, estime-t-on, représentent 90 % des livres diffusés dans les pays en voie de développement. Si bien que le tableau de l'édition est d'un type uniforme : il n'offre au lecteur moyen, comme au nouveau lecteur qui vient tout juste d'apprendre à lire et à écrire, qu'un choix de titres fort limité. Cette carence s'aggrave au fur et à mesure que la diffusion de l'éducation provoque une augmentation de la demande de manuels destinés à former de nouvelles générations de lecteurs, dont le besoin de lire réclamera, par choc en retour, une production d'ouvrages plus variés.

C'est sur cette toile de fond, où se profilent des progrès techniques étonnants en même temps que l'insatisfaction de besoins immenses, qu'en novembre 1964 la Conférence Générale de l'Unesco mit à l'étude une proposition soumise par la délégation de Tchécoslovaquie : l'Unesco devait lancer un nouveau programme de développement du livre.

Deux mois plus tôt une proposition similaire avait été formulée lors d'une réunion convoquée à Washington par l'Agence des Etats-Unis pour le Développement international : il avait été alors recommandé que l'Unesco assumât un rôle directeur dans le domaine du développement du livre. Ces deux propositions étaient fondées sur la même certitude : tout en poursuivant son travail dans le domaine du livre, l'Unesco devait à présent s'attaquer systématiquement au problème essentiel, c'est-à-dire aider les pays en voie de développement à disposer, dans le cadre national, de leurs propres éditions.

La résolution de la Conférence Générale, adoptée à l'unanimité, prend note de « l'importance du rôle que jouent les publications... dans le progrès de la compréhension mutuelle et dans le développement économique et social ».

Elle en appelle à un nouvel effort « pour stimuler et encourager la publication de livres à bon marché, destinés en particulier aux adultes récemment alphabétisés et à la jeunesse des pays en voie de développement ».

Plus précisément, la Conférence a pris trois décisions. Premièrement, le programme de développement serait lancé grâce à une série de conférences régionales ; la première, pour l'Asie, en 1966, la seconde, pour l'Afrique, en 1967, la troisième, pour l'Amérique latine, à une date ultérieure. Deuxièmement, une section du Secrétariat aurait en charge la responsabilité de ce programme, si bien que pour la première fois, les diverses activités de l'Organisation sur le plan du livre seraient centralisées. Troisièmement, la Conférence Générale invitait le Directeur général à envisager la mise au point d'un programme coordonné d'activités à entreprendre, pour 1967-1968, afin de développer la production et la distribution des livres dans les pays en voie de développement.

**L**A première des conférences régionales doit avoir lieu à Tokyo au printemps 1966. Y prendront part des experts de tous les Etats membres de l'Asie dont la compétence s'étendra de la création littéraire et du droit d'auteur jusqu'aux techniques d'impression et d'édition. Cette conférence aura pour propos de reconnaître les besoins à long terme des pays d'Asie en matière de livres, et d'établir un programme d'action.

Ces pays attendront vraisemblablement de la conférence qu'elle les aide à mettre au point leurs programmes nationaux de développement du livre, programmes qui devront assurer à l'industrie et au commerce du livre une priorité adéquate dans les divers secteurs planifiés de l'économie.

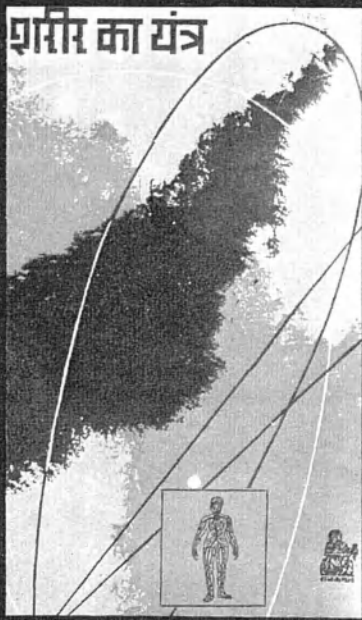
Cette conférence pourrait aussi aider les pays techniquement avancés à déterminer et coordonner leurs programmes d'aide bilatérale, de manière à pourvoir efficacement aux besoins des pays de l'Asie.

Il y a tout lieu d'espérer que les rapports issus de ces trois conférences — Asie d'abord, puis Afrique et Amérique latine — jetteront les bases d'une assistance internationale accrue. Une enquête analogue faite de 1960 à 1962 par l'Unesco dans ces trois mêmes régions au sujet du développement de la presse, de la radio, du cinéma et de la télévision, constitue un précédent ; elle avait en effet conclu à la nécessité d'inclure les moyens d'information de masses dans la sphère de l'assistance technique.

Le mouvement de confiance et d'intérêt déjà suscité, tant dans les gouvernements que chez les professionnels de l'édition, est un symptôme rassurant pour l'avenir du livre. Il est clair que l'Unesco a un grand rôle à jouer et peut conjuguer les forces de la révolution du livre au bénéfice de tous les hommes.

---

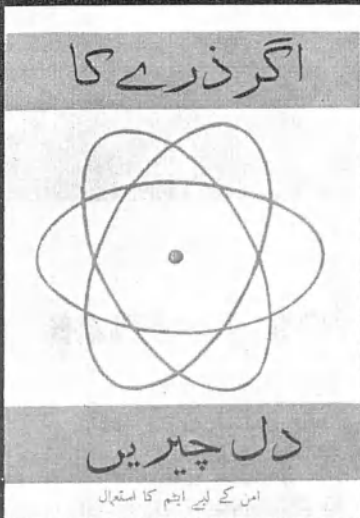
**JULIAN BEHRSTOCK** est chef de la division de la libre circulation de l'information au département de l'Information de l'Unesco. Il est chargé du programme de l'Unesco pour le développement de la production des livres.



Manuel d'anatomie en langue hindi. Publié à New Delhi

# LES DILEMMES DE L'ÉDITION EN ASIE DU SUD-EST

par Om Prakash



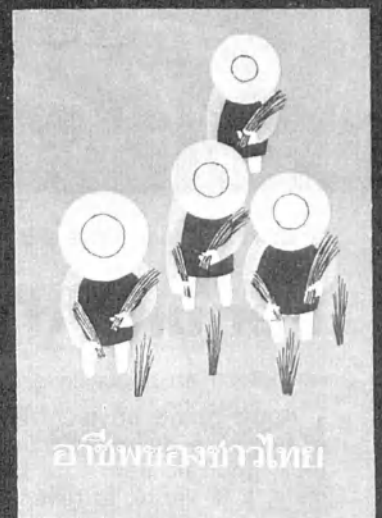
« Utilisation pacifique de l'énergie atomique. » Livre en ourdou publié au Pakistan avec l'assistance de l'Unesco.



« Afrique », par Vidwan N. Subrahmanian. Livre en tamil publié en Inde avec l'assistance de l'Unesco.



Recueil de nouvelles japonaises traduites en malais. Imprimé en Malaisie.



« Nos métiers », livre en thaï, publié en Thaïlande avec l'assistance de l'Unesco.

**P**lus de 800 millions de personnes, soit le quart de la population mondiale, vivent en Asie du Sud-Est (1). Cependant, sur 400 000 titres produits en 1962 dans le monde entier, 20 000 seulement, soit le vingtième, ont été publiés dans cette région.

Il est clair que dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est l'édition est encore à un stade de sous-développement. Alors que douze pays publient les deux tiers des livres qui paraissent dans le monde, un seul d'entre eux, l'Inde, est situé en Asie du Sud-Est. Dans tous les autres pays de cette région, la production de livres est minime.

Quant aux traductions, elles sont également peu nombreuses. Sur 32 787 traductions faites en 1962 dans le monde, 1 455, soit 4,4 % ont paru en Asie du Sud-Est.

Enfin, le rôle que joue l'Asie du Sud-Est dans le commerce international du livre démontre aussi que l'édition n'y existe qu'à l'état embryonnaire. L'Indonésie, l'Inde et les Philippines exportent, il est vrai, de considérables quantités de livres vers les Pays-Bas, le Royaume-Uni et les Etats-Unis, mais pour la majeure partie des pays de l'Asie du Sud-Est, les exportations sont négligeables. En

(1) L'Afghanistan, la Birmanie, le Cambodge, Ceylan, l'Inde, l'Indonésie, l'Iran, le Laos, la Malaisie, le Népal, le Pakistan, les Philippines, la Thaïlande et le Viêt-nam.

revanche, les importations de livres, de périodiques et d'imprimés divers atteignent près de 1 % des importations totales d'un pays.

Le sous-développement de l'édition, en Asie du Sud-Est, relève d'une foule d'éléments restrictifs qui vont de certains facteurs limitant directement le marché du livre, comme la pénurie de papier et de matériel, jusqu'à certains désavantages comme la faiblesse du pouvoir d'achat et la médiocrité des moyens de transport.

L'obstacle majeur à une plus large diffusion de l'imprimé est sans aucun doute le taux moyen élevé de l'analphabétisme. Cependant le taux d'analphabétisme varie largement d'un pays à l'autre :

Afghanistan et Népal : de 95 à 99 % ; Iran : de 85 à 89 % ; Indonésie, Laos, Pakistan, République du Viêt-nam : de 80 à 84 % ; Inde : de 70 à 74 % ; Cambodge : de 65 à 69 % ; Malaisie : de 50 à 54 % ; Birmanie : de 40 à 44 % ; Ceylan et Thaïlande : de 30 à 34 % ; Philippines : de 25 à 29 %.



L'ÉDITION EN ASIE DU SUD-EST (Suite)

## Pénurie d'ouvrages scientifiques pour les jeunes

Autre grand obstacle au développement de la lecture : la faiblesse du revenu. Editer des livres brochés peu coûteux pourrait permettre d'augmenter la vente des livres, mais, à la vérité, le revenu moyen par personne est si bas qu'il ne permet pas l'achat de livres, si bon marché soient-ils. L'Iran, la Malaisie et les Philippines peuvent, seuls en Asie du Sud-Est, faire état d'un revenu de 101 à 300 dollars par habitant ; ailleurs il est inférieur à 100 dollars par an.

Troisième obstacle enfin, les mauvais échanges commerciaux. Presque tous les pays de l'Asie du Sud-Est ont des exportations déficitaires par rapport aux importations et éprouvent des difficultés accrues à importer le matériel et l'équipement indispensables au développement de l'édition sur le plan national.

Or, le papier représente une large part de ces importations indispensables. Des trois producteurs de papier journal de la région, Inde, Pakistan et Cambodge, le Pakistan seul a des excédents pour l'exportation (environ 15 000 tonnes en 1963) ; quant à l'Inde, elle n'assure que 20 % de ce qui lui est indispensable. L'Inde est, en Asie du Sud-Est, le seul producteur de papier d'impression autre que le papier journal et le papier à lettres, mais ici encore sa consommation (234 000 tonnes en 1962) ne lui laisse aucun excédent pour l'exportation.

Telles sont les décourageantes perspectives relatives au développement de l'industrie du papier, en Asie du Sud-Est ; en revanche, on prévoit un accroissement considérable de la demande. Car si l'on ne tient compte que de l'accroissement démographique et de l'augmentation du revenu en Extrême-Orient, on estime que la demande de papier journal dans la région, non compris la Chine continentale, devrait passer de 672 000 tonnes en 1955 à 2 920 000 tonnes en 1975. L'élimination de l'analphabétisme influe fortement sur la demande de textes imprimés. Dans les pays où l'analphabétisme est dominant, on estime qu'une diminution de 1 % du nombre des illettrés a entraîné les mêmes incidences sur la demande de papier d'impression qu'une augmentation de 5 % du pouvoir d'achat.

Il faut souligner cependant que les populations d'Asie réclament des livres à des prix qu'elles sont en mesure de

payer, et que satisfaction ne leur a pas été donnée entièrement. Le taux d'alphabétisation est faible, le pouvoir d'achat est bas, et ces populations n'ont pas encore une véritable habitude de la lecture, si bien que la production et la distribution des livres sont limitées. Les éditeurs d'ouvrages généraux et de livres pour enfants et nouveaux alphabètes sont moins nombreux que les éditeurs d'ouvrages éducatifs ou de manuels.

Dans le domaine de l'enseignement également, on continue à compter sur les importations ou sur la production de filiales de maisons d'édition étrangères. Dans plusieurs pays d'Asie, les langues européennes introduites par les anciennes puissances européennes demeurent encore en usage pour l'enseignement supérieur.

Quelques maisons d'édition qui publient des ouvrages généraux sont établies à Ceylan, en Birmanie, au Pakistan et en Inde depuis plus de cinquante ans. A l'origine, elles publiaient presque uniquement des ouvrages religieux ; certains y adjoignaient des ouvrages relatifs à la mythologie et à l'astrologie.

On ne connaît pas le nombre des éditeurs professionnels en Asie du Sud-Est et il est difficile de l'évaluer. Bien des pays n'ont aucun moyen d'établir la liste des éditeurs ou des libraires.

Dans la plupart des pays de l'Asie du Sud-Est, l'édition constitue une entreprise relativement minime et peu rentable. Les capitaux ne viennent pas à elle. Pour l'éditeur d'ouvrages généraux, les perspectives sont extrêmement limitées. On a observé ces derniers temps un surcroît d'activité dans l'édition d'ouvrages éducatifs, depuis que dans l'enseignement l'emploi des langues nationales se répand progressivement. Rares sont les maisons d'édition importantes et bien organisées que l'on peut comparer à celles de l'Occident. Et l'édition manquera de capitaux tant que la demande d'ouvrages généraux restera faible.

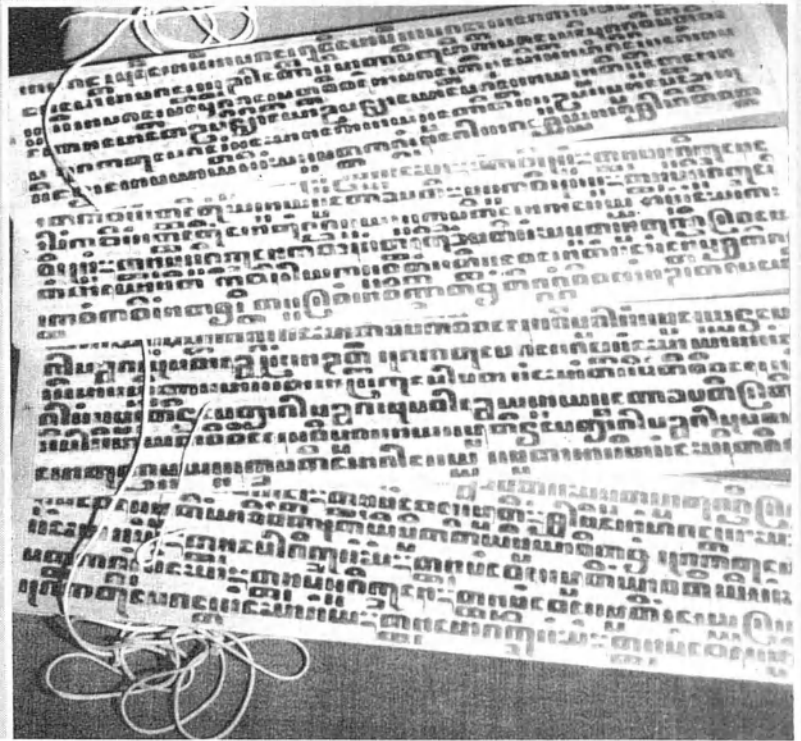
En attendant, les éditeurs devront se contenter de leurs propres ressources, fort limitées. Dans aucun pays de l'Asie du Sud-Est les banques n'accepteront de prêter des fonds garantis par des livres. Quant aux autres prêts, les maisons d'édition les obtiennent plus difficilement que toute



## Feuilles de palmier et "graines de tamarinier"

Pendant des siècles, dans l'Asie du Sud-Est, les livres étaient principalement voués à la littérature religieuse. Des dizaines de milliers de manuscrits sont conservés dans la grande bibliothèque d'Adyar, près de Madras (Inde). On y peut voir ces livres (à gauche) provenant de Ceylan; ce sont des ouvrages bouddhiques en langue pali écrits au stylet sur feuilles de palmier, au 16<sup>e</sup> siècle, et reliés avec des cordons. A droite, un manuscrit bouddhique birman du 17<sup>e</sup> siècle; écrits en noir sur laque rouge et or, les signes de cette écriture étaient appelés « graines de tamarinier ».

Photos © Francis Brunel, Paris



autre industrie, ce qui entrave encore leurs activités. Dans beaucoup de pays de cette région, l'Etat accorde en effet des prêts aux petites industries, imprimeries comprises, mais pas aux maisons d'édition.

En général, une maison d'édition est une petite affaire appartenant à un seul patron ou à des associés. Peu de sociétés par actions disposent de capitaux plus importants.

Un très faible pourcentage de livres est réimprimé; la plupart des ouvrages publiés n'ont qu'une édition. Hors les livres religieux ou traditionnels, il n'est guère d'ouvrages que l'on puisse nommer « best sellers », au sens moderne du terme.

La première édition d'un ouvrage de caractère général représente en moyenne 5 000 exemplaires à Singapour, 2 000 à Ceylan; 3 000 en Birmanie, 5 000 à 10 000 en Indonésie, 1 000 à 10 000 en Iran, 5 000 au Pakistan, 1 000 à 3 000 en Inde.

Les livres destinés aux enfants et aux nouveaux alphabètes représentent à la première édition 5 000 exemplaires à Singapour; 5 000 à Ceylan et en Birmanie; 5 000 à 20 000 en Indonésie, 2 000 en Iran, 2 500 au Pakistan, 2 000 à 10 000 en Inde.

Ce sont généralement les ouvrages éducatifs qui font l'objet des plus fortes commandes lors d'une première édition. Elles atteignent à Singapour 20 000 exemplaires, de 7 500 à 50 000 à Ceylan, de 20 000 à 30 000 en Iran, de 5 000 à 100 000 et davantage en Inde. Quant aux manuels pour l'enseignement supérieur, ils sont édités à 2 000 exemplaires en Birmanie, 3 000 à 5 000 en Indonésie, 2 500 à 5 000 au Pakistan.

Le prix moyen des ouvrages pour enfants et nouveaux alphabètes est variable, mais on peut le considérer comme élevé, étant donné le pouvoir d'achat dans ces régions et le désir qu'ont les habitants d'acheter des livres. Tant que les livres ne seront pas meilleur marché et imprimés en plus grand nombre, ils resteront d'un emploi restreint.

Contes populaires, histoires, thèmes religieux, moraux ou didactiques, biographies et récits de voyages, tels sont les sujets des livres pour enfants et nouveaux alphabètes. La publication d'ouvrages sur l'évolution actuelle de la science vient de commencer.

Les ouvrages scientifiques pour la jeunesse et les nouveaux alphabètes sont très rares dans tous les pays de l'Asie du Sud-Est, et surtout dans les langues nationales.

Comme les moyens d'impression font défaut, les traductions de ces ouvrages sont rares, et les tentatives qui ont été faites dans ce domaine n'ont pas eu grand succès.

Il y a beaucoup d'entraves à la production de masse de textes de lectures. Il serait nécessaire d'accorder des subventions aux maisons d'édition ou de leur garantir un certain volume de vente. L'Unesco cherche à développer la publication dans cette région, et dans certains pays d'Asie a subventionné la production d'un choix d'ouvrages qui favorisent la compréhension internationale. Un centre régional de l'Unesco pour la production de textes de lecture a été créé à Karachi en 1958, en collaboration avec le Gouvernement du Pakistan, afin de développer la publication et la diffusion de textes de lectures destinés à un large public, dans les langues nationales. Les *Franklin Publications* (Etats-Unis) ont également subventionné certains éditeurs au Pakistan et dans d'autres pays, en assumant les frais de traduction et une partie des dépenses de publicité. Elles prélèvent au titre du copyright un petit pourcentage sur les ouvrages dont elles aident la publication.

Les différents pays de la région sont loin d'être unanimes sur la définition d'un « livre », d'un « journal » ou d'un « magazine ». A Ceylan, est tenu pour livre une publication « d'un nombre quelconque de pages reliées de manière permanente entre deux couvertures »; ceci comprend les brochures, les fascicules, les magazines et les périodiques. En Indonésie, le « livre est un ouvrage de huit pages ou davantage » et en Iran « tout matériel imprimé relié ou à relier dans le pays importateur ». Aux Philippines, la définition du livre est « un volume, avec ou sans couverture, de plus de cent pages ». Cette ambiguïté a été une source de perpétuelles complications, en particulier pour les pays importateurs ou exportateurs de livres. Dans cette région, la définition du livre telle qu'elle a été établie par l'Unesco s'avérait indispensable (voir page 15).

Enfin, la distribution des livres en Asie du Sud-Est n'est pas très satisfaisante. Comme points de vente, il n'y a, en dehors des librairies, que de petits kiosques à livres, des étals de revendeurs installés sur le trottoir ou de marchands de journaux. Ceux-ci sont mal organisés et hors d'état de satisfaire la clientèle. Les bons libraires cherchent à constituer des stocks, mais dans la plupart des pays de l'Asie du Sud-Est, ils vendent plutôt des livres importés que des livres publiés dans les langues du pays. Les libraires qui stockent des livres écrits dans les langues

## Paperasserie et pénurie de papier

nationales préfèrent les ouvrages éducatifs dont l'écoulement est plus rapide. La distribution des ouvrages généraux s'avère difficile.

L'un des facteurs qui, dans tous les pays d'Asie du Sud-Est, entrave le commerce de la librairie est une concurrence sans merci : c'est à qui baissera le plus. En effet, le prix d'un livre ne signifie pas grand-chose, car l'acheteur peut marchander et obtenir un rabais, auquel l'éditeur ou le libraire finit par consentir pour ne pas manquer la vente, puisque les clients sont rares. Le libraire sollicite de l'éditeur une remise toujours plus forte, pour garder un petit bénéfice après avoir accordé une réduction au client. Si bien que, même quand la remise de l'éditeur est importante, la marge bénéficiaire du libraire est insuffisante. Le commerce de la librairie n'enrichit pas son homme et ne peut assurer à l'édition le soutien qu'elle en attendrait.

Dans la plupart des pays de l'Asie du Sud-Est, les ouvrages traduits sont d'un faible rapport et beaucoup d'auteurs et d'éditeurs occidentaux hésitent à accorder les droits de traduction aux éditeurs de la région. Les prix des ouvrages traduits sont inférieurs à ceux des publications originales, bien que les tirages soient faibles et que les prix de revient soient augmentés des frais de traduction. En outre, si l'éditeur d'Asie ne verse pas les droits, l'éditeur occidental est sans recours. Aussi les éditeurs occidentaux cherchent-ils à se faire verser sur les redevances du copyright d'importantes avances que les éditeurs d'Asie du Sud-Est peuvent difficilement payer.

**D**ANS la plupart des pays d'Asie du Sud-Est, l'importation des livres ne peut se faire que sous licence. L'Iran et Singapour constituent à cet égard des exceptions. Au Pakistan, des livres qui coûtent 150 roupies (30 dollars) peuvent être importés sans licence à l'usage exclusif de l'acheteur. En Inde, même des institutions qui n'ont pas un caractère commercial, comme les universités et les bibliothèques, doivent demander une licence pour tous les ouvrages qu'elles désirent importer elles-mêmes. En Birmanie, les restrictions à l'importation de livres en provenance de pays à monnaie forte sont relativement rigoureuses, et en Indonésie, il faut que l'importateur obtienne des pouvoirs publics une autorisation préalable pour chaque titre, s'il est tenu de payer en monnaie étrangère. Presque partout, il est malaisé d'obtenir une licence d'importation et la paperasserie administrative complique encore les choses.

Les pays en voie de développement de l'Asie du Sud-Est pourraient bénéficier considérablement de la « révolution » du livre, broché et bon marché ; cependant les perspectives dans ce domaine ne sont pas encore encourageantes. Peu d'éditeurs publient des livres brochés, le choix des titres est très restreint, les tirages sont faibles.

A Singapour, six éditeurs publient actuellement des livres brochés ; la première édition tire à 5 000 exemplaires. Ceylan n'a pas encore commencé à publier des livres brochés, au contraire de la Birmanie où la première édition est limitée à 5 000 exemplaires. Deux éditeurs en Indonésie et quatre en Iran produisent des livres brochés dont les premières éditions sont tirées en moyenne à 10 000 exemplaires. Au Pakistan, un ou deux éditeurs ont tenté l'aventure, mais les premiers tirages ne dépassent pas 4 000 exemplaires. En Inde en revanche, un certain nombre d'éditeurs se sont mis à publier avec succès des livres brochés, pour les ouvrages en hindi et autres langues ; mais la vente semble tomber, si l'on en juge par le pourcentage élevé d'invendus. Les ventes d'ouvrages en hindi, langue officielle de l'Inde, ont été bonnes, et les premiers tirages sont allés de 5 000 à 25 000 exemplaires.



En Occident, la plupart des éditeurs de livres brochés emploient le papier journal. En Asie du Sud-Est, où il y a pénurie de papier journal, les autorités en ont sévèrement restreint l'emploi pour les livres brochés. Les bonnes qualités de papier journal, qui peuvent être utilisées pour la fabrication de livres brochés, viennent pour la plupart de l'étranger et ne peuvent être obtenues qu'en quantité limitée, sur autorisation spéciale et avec une licence d'importation. Les droits à l'importation et les taxes sur le papier journal augmentent le coût des livres brochés. De plus, l'impression ne jouant que sur de petites quantités, les prix restent élevés.

En comparaison avec le pouvoir d'achat moyen aux Etats-Unis, par exemple, où les livres dits « de poche » sont vendus 25 ou 35 cents, le prix des livres dits « de poche » ne devrait être en Inde, au Pakistan et en Indonésie que d'un quart de roupie (0,05 dollar), alors qu'il est en fait d'une roupie. Ainsi, les livres brochés ne peuvent être vraiment tenus pour des livres « bon marché ». S'ils semblent bon marché aux acheteurs, c'est parce que, dans les éditions ordinaires, reliées, dont le tirage est de 1 000 à 3 000 exemplaires, un livre coûte environ 3 roupies.

Autre problème enfin : la diversité des langues. A Ceylan,



## Tirage d'un roman japonais en 21 volumes : 11 millions

Le Japon occupe la 5<sup>e</sup> position au monde pour le nombre de livres édités. 1964 a été pour l'édition japonaise (avec 342 790 000 exemplaires publiés) la meilleure des 10 dernières années. La production 1964 comprend 32 229 ouvrages divers, dont 13 927 sont nouvellement parus. Le nombre total des livres publiés en 1964 est en augmentation de 17 % par rapport à 1963. On estime à 128 424 millions de yens (soit 1 750 000 000 de francs) la valeur des livres publiés. Voici quelques données concernant les diverses catégories d'ouvrages publiés en 1964. Ouvrages généraux, 503 titres ; philosophie, 548 ; histoire et géographie, 1 112 ; sciences économiques, 1 233 ; technologie, 1 765 ; littérature, 4 586 ; livres de références, 5 433 ; livres dits « de poche », 3 078 ; livres pour enfants, 2 918 ; dictionnaires, 219.

L'augmentation considérable de la production au cours de 1964 relève de divers facteurs, parmi lesquels il faut souligner, en premier lieu, l'élévation du niveau de vie. Une foule d'acheteurs se pressent dans les librairies. Conséquence de l'exercice quotidien de la lecture, la vente des dictionnaires et des encyclopédies est plus forte que jamais.

D'autre part, les Japonais témoignent d'un intérêt accru pour l'histoire : 1967 est le 100<sup>e</sup> anniversaire de la Restauration Meiji (le Japon devint alors un Etat moderne).

Les ouvrages historiques connaissent un vif succès, car la population est curieuse du passé du Japon. « Tokugawa Ieyasu », roman historique en 21 volumes écrit par Sohatchi Yamaoka, a atteint une vente de 11 millions d'exemplaires en 1964.

En avril 1964, la production des livres dits « de poche » a atteint 20 % de la production totale de livres au Japon, et elle ne cesse de croître. Mais en regard se développe la production de livres de grand format, sensiblement plus chers que les livres de poche : une catégorie de lecteurs recherchent en effet les livres de qualité, et la formule est d'ailleurs plus rentable pour les éditeurs, bien que les tirages soient moins élevés. Au nombre des best-sellers de l'année, il faut signaler le « Journal d'Anne Frank » traduit du néerlandais : 700 000 exemplaires vendus.

**Shin-Ichi Hasegawa**

il faudrait éditer des livres dits « de poche » en deux langues, le cingalais et le tamil. En Indonésie, les deux langues qui conviendraient le mieux sont le bhasa indonésien et le malais. Toutes deux emploient les mêmes caractères et sont très voisines, à quelques différences d'orthographe près. Au niveau officiel, les gouvernements de l'Indonésie et de la Malaisie se sont efforcés d'unifier l'orthographe.

Au nombre des autres langues indonésiennes figurent le javanais, le madourais et le soundanais, mais dans ces langues la demande de livres est faible. Au Pakistan, il faut des livres en ourdou et en bengali, tandis qu'en Inde il faudra des livres en hindi, ourdou, cachemirien, bengali, marathe, goujrati, pendjabi, oriya, assamais, tamil, telougou, malayalam et canara. En Birmanie, seuls les livres en langue birmane seraient nécessaires et en Iran, en persan seulement. Au Cambodge, dans les Philippines et au Laos, il faut des livres en kmer, en tagal et en laotien respectivement. A Ceylan, au Pakistan, aux Philippines, en Inde et dans la Fédération de Malaisie, les ouvrages en anglais sont utilisés dans une certaine mesure. Tous les caractères employés en Asie du Sud-Est sont des caractères non idéographiques, et à l'exception du persan, du poushtou, du cachemirien et de l'ourdou, ils sont écrits et imprimés de gauche à droite.

La seule initiative individuelle ne permettra pas en Asie du Sud-Est de surmonter la difficulté d'éditer des ouvrages bien conçus, en particulier des ouvrages scientifiques, pour les enfants et les nouveaux alphabètes. La plupart des éditeurs reconnaissent qu'il est indispensable de faire dans toute la mesure du possible, un effort collectif pour promouvoir la production massive de textes de lectures pour les enfants et les nouveaux alphabètes. Ainsi parviendra-t-on à améliorer la qualité et à abaisser les prix. La science élémentaire, la santé publique, le folklore de l'Asie, la philosophie, la flore et la faune offrent des thèmes qui se prêtent bien à la production coopérative d'ouvrages de large diffusion. Ces livres pourraient améliorer la compréhension mutuelle dans les divers pays d'Asie du Sud-Est.

---

**OM PRAKASH**, spécialiste indien en matière d'édition et de diffusion de livres, est président de All-India Hindi Publishers' Association, à Delhi. Pour une étude plus complète des résultats de l'enquête menée en Asie du Sud-Est par Om Prakash, le lecteur peut se reporter à la brochure de l'Unesco : « Livres pour les pays en voie de développement - Asie/Afrique » (prix : 2 F).

# UN CONTINENT EN QUÊTE D'ÉDITEURS

une importante étude de  
l'Unesco sur l'Afrique

par Clifford M. Fyle

**O**N entend dire souvent que l'absence d'un nombre suffisant de lecteurs constitue, à l'heure actuelle, un obstacle majeur à l'implantation ou au développement de maisons d'édition dignes de ce nom dans les pays en voie de développement.

Une vingtaine d'Etats africains seulement peuvent, en raison du nombre de leurs habitants, nourrir l'ambition de créer une industrie du livre, variée et prospère, la plupart des autres devant se contenter de posséder une ou deux maisons d'édition rentables, et six d'entre eux une seule maison qui aura bien du mal à subsister par ses propres moyens.

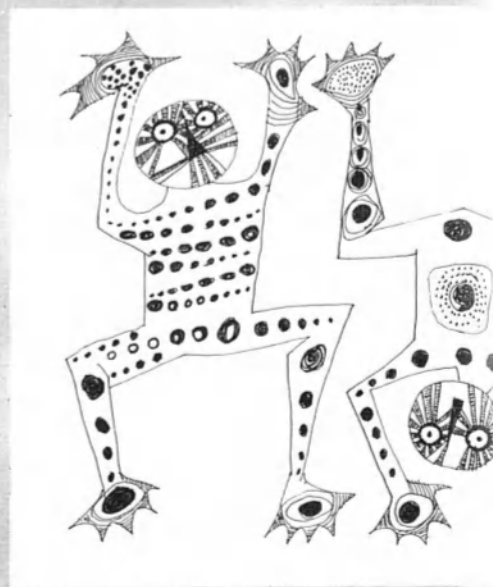
Ces estimations ne sont valables que pour les Etats dont chaque citoyen est un lecteur en puissance, or, on est très loin du compte. Le nombre des adultes alphabétisés est actuellement très restreint, et la meilleure clientèle des éditeurs se recrute parmi les populations scolaires. Toutefois, on est loin d'avoir atteint dans ce domaine, le maximum. En moyenne, le nombre d'enfants scolarisés, consommateurs de livres, ne représente qu'une faible partie de la population scolarisable.

Des progrès rapides n'en sont pas moins enregistrés grâce à l'instauration de l'enseignement primaire gratuit et obligatoire dans certains pays comme le Ghana, à l'élévation du niveau de l'enseignement et à l'extension de l'enseignement universitaire.

Le développement de l'édition s'en ressentira favorablement.

Les campagnes d'alphabétisation des masses, et spécialement des adultes, donnent également d'heureux résultats. Pour ne citer que deux exemples, le Ghana a adopté un plan de lutte contre l'analphabétisation qui s'étale sur une durée de 10 ans et le Soudan projette de former en 5 ans, 200 000 nouveaux lettrés. Dès lors, l'on comprend que de nombreux Etats sont d'avis que l'absence, toute temporaire, d'un nombre suffisant de lecteurs, ne constitue plus un obstacle majeur à l'instauration chez eux d'une industrie du livre. Les frais élevés de production, le manque de réseaux efficaces de distribution, constituent des obstacles autrement sérieux.

L'installation et le développement d'une industrie du livre dans les pays en voie de développement sont condi-



tionnés avant tout par les besoins en livres de ces pays. Une enquête menée en Afrique a permis d'établir une liste de priorité qui ne donne lieu, à vrai dire, à aucune surprise.

Ce sont les livres d'enfants, en effet, qui sont les plus demandés, de même que les ouvrages de science, de géographie et d'histoire. L'étude des langues s'accroît, l'intérêt pour la production littéraire s'éveille, mais il reste très faible pour les livres d'art, de philosophie et de psychologie. Ce sont donc les ouvrages qui contribuent directement au développement socio-économique qui sont prioritaires pour les éditeurs, bien que cette situation soit appelée à se modifier assez rapidement avec l'apparition d'une nouvelle classe bourgeoise, consommatrice d'ouvrages à caractère désintéressé.

Il est très difficile de préciser l'activité des pays en voie de développement dans le domaine de l'édition. Les pays africains sont tributaires dans une très large mesure des importations. Sur 25 pays examinés, on a pu constater que 8 n'édition aucun livre et que 14 ne publient aucun livre scolaire primaire.

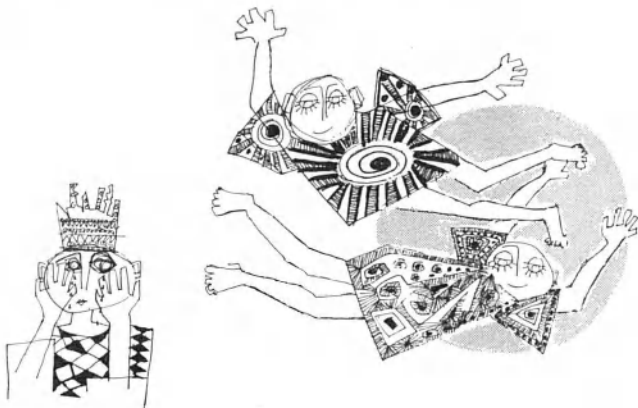
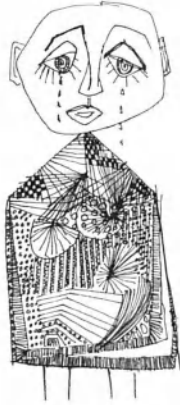
# The Moon

**CANNOT  
FIGHT**



L'élan poétique qui a si profondément marqué la tradition orale en Afrique trouve de plus en plus son expression à travers les livres. Ici, quelques illustrations d'un recueil de poèmes d'enfants Yoroubas, édité par Mbari Publications, à Ibadan (Nigeria), et intitulé « La Lune ne peut se battre ».

Dessins © Mbari Publications, Ibadan



Est-ce à dire que les pays africains ont intérêt à continuer à s'approvisionner en livres à l'étranger ? A condition, bien entendu, que les frais de transport soient réduits au maximum et que des réseaux de distribution efficaces soient établis un peu partout. Les études sérieuses ont prouvé, au contraire, que les pays en voie de développement ont tout avantage à détenir leurs propres moyens d'édition. Ceux-ci contribuent à l'expansion industrielle et au développement économique à long terme ; ils satisfont l'orgueil national. D'autre part, un auteur comme un éditeur, originaire d'un pays en voie de développement, est, par définition, plus sensible aux façons de penser et de sentir de sa communauté que n'importe quel autre professionnel de l'édition.

L'édition, dans un pays en voie de développement, doit-elle être du ressort de l'Etat ou de l'entreprise privée ? En Afrique, certains pays sont enclins à monter des maisons d'édition d'Etat pour la production de leurs livres d'école et de masse. La Guinée publie, sur les presses de l'imprimerie nationale de Conakry, des ouvrages de doctrine politique. L'édition d'Etat offre des avantages

substantiels dont le moindre n'est pas de produire à bon marché. Elle s'avérera surtout rentable dans les pays de faible importance. Il n'est pas question de renoncer, pour autant, aux entreprises privées, qui sont par ailleurs installées depuis longtemps dans les pays en voie de développement. Dans le cas de l'Afrique, par exemple, il est indéniable qu'une solution mixte donnera des résultats fructueux. Certains pays l'ont déjà adoptée, les éditeurs étrangers fournissant une partie des capitaux et leur inestimable expérience, les pays africains apportant, pour leur part, la moitié du capital et le personnel à former.

Dans la plupart des cas, les éditeurs privés, locaux ou étrangers, ne peuvent pas produire, à des prix accessibles au consommateur moyen, les livres scolaires et les livres de masses dont les pays en voie de développement ont le plus besoin. La diversité des langues vernaculaires, la nécessité d'adapter ces livres au milieu socio-culturel posent des problèmes insolubles sur le plan économique.

A l'heure actuelle la plupart des livres pour l'enseignement primaire sont produits en fonction de larges aires

SUITE PAGE 30

## Ouvrir aux livres le chemin du village

culturelles. Les éditeurs tiennent compte, dans la mesure du possible, des besoins spécifiques de chacun des pays mais ils n'apportent que des changements mineurs là où une refonte totale des ouvrages serait nécessaire pour qu'ils puissent être adaptés aux milieux sociologiques et aux caractéristiques nationales, voire même régionales.

La meilleure solution pour les pays à faible densité démographique consiste dans l'édification de maisons d'édition centralisées, financées, totalement ou en partie, par les gouvernements, mais conservant leur liberté d'action dans la gestion et la planification des besoins à satisfaire.

Alors que la publication de livres destinés à épauler les campagnes d'alphabétisation des masses est entravée par le nombre des langues vernaculaires, qui oblige par exemple un petit pays de deux millions d'habitants à éditer en sept langues différentes, il n'en va pas de même pour les publications scolaires. Gouvernants et éducateurs ont adopté une ligne de conduite très ferme et choisi de publier leurs livres scolaires dans une ou deux langues dominantes.

**E**N règle générale, la fusion entre les centres de publications scolaires et les centres de publications pour l'éducation des masses paraît souhaitable. L'édition de ces livres suppose-t-elle l'implantation préalable d'imprimeries ? C'est ce que l'on serait tenté de croire. Mais une règle d'or veut qu'un pays ne doive pas forcément posséder ses propres moyens d'impression pour se lancer dans l'édition des livres nécessaires au développement de l'éducation. En fait, peu d'éditeurs, dans le monde, impriment eux-mêmes leurs livres. Des éditeurs américains font fabriquer leurs ouvrages à Tokyo, leurs confrères britanniques à Hong Kong, et des éditeurs français recourent souvent aux services d'imprimeurs néerlandais.

Il n'en est pas moins vrai que l'importance des imprimeries ne peut être niée. L'Afrique en est cruellement dépourvue. A l'échelle régionale, ses imprimeries peuvent répondre aux besoins actuels. Mais l'analyse pays par pays révèle des situations catastrophiques. Certains pays comme la R.A.U., le Nigeria, le Kenya, la Rhodésie du Sud ou la République démocratique du Congo ont une concentration de moyens d'impression tout à fait remarquable. Mais la plupart des autres pays africains ne disposent souvent que d'une seule imprimerie, et il en est même certains qui n'en ont pas du tout.

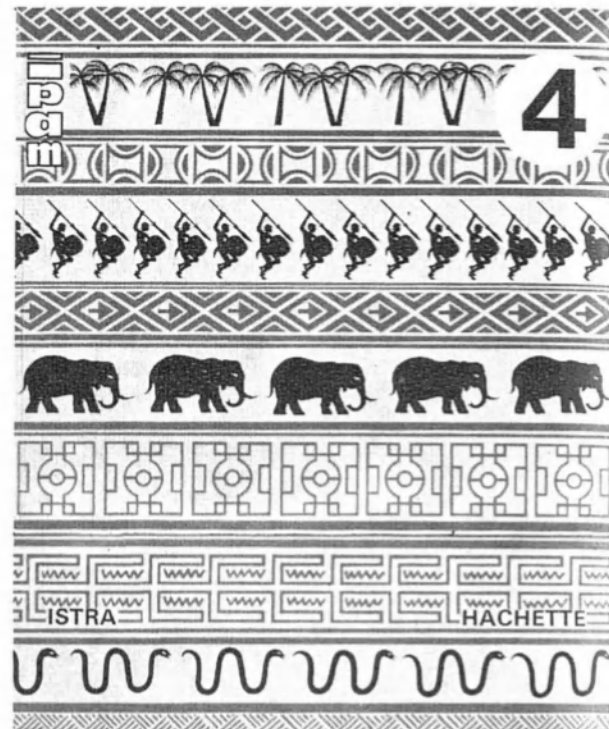
Les Etats africains ne semblent pas considérer la coopération régionale comme la meilleure solution aux problèmes que leur pose l'impression des livres ; chacun veut être maître chez soi. Pour cette raison le Centre de production de livres scolaires mis sur pied par l'Unesco à Yaoundé (Cameroun), qui offre la possibilité d'imprimer des manuels scolaires pour les cinq pays voisins, le Cameroun, le Congo (Brazzaville), le Gabon, la République Centrafricaine et le Tchad, est une expérience qu'il serait peut-être difficile de réaliser dans d'autres régions de l'Afrique. Cette constatation n'implique pas que le centre de Yaoundé ait fait du mauvais travail, mais il rendra certainement plus de services s'il se transforme en centre de formation pour imprimeurs et éditeurs africains.

L'installation et le développement des moyens d'impression, dans les pays africains, dépendent aussi d'un certain nombre de facteurs dont les plus importants concernent la formation de personnel qualifié, la mise en place d'une infrastructure en machines et pièces de rechange, le stockage et l'approvisionnement en papier, l'existence de sources d'énergie électrique, etc.

De ce qui précède, on peut conclure que l'ouverture de maisons d'édition constitue dans les pays en voie de développement un stimulant indispensable des moyens

d'impression. En Jamaïque, c'est la création d'un Centre d'éditions, au sein du ministère de l'Education qui a conditionné le développement des moyens d'impression à tel point que ce pays, pourtant petit, possède aujourd'hui deux grandes imprimeries capables de produire efficacement une gamme complète de livres, tant pour les écoles que pour l'alphabétisation des adultes.

Mais l'impression de livres sur des bases commerciales, dans les pays en voie de développement, bute contre un sérieux obstacle : celui du prix de revient. Nombreux sont les éditeurs qui se plaignent des prix pratiqués dans les imprimeries locales, qui sont beaucoup plus élevés que



De nombreux manuels scolaires publiés hors d'Afrique sont encore utilisés dans les pays de l'Afrique noire. Ici, ornement de la couverture d'un manuel intitulé " Le livre unique de français de l'écolier africain ", et édité en France.

ceux offerts par les concurrents étrangers. Le problème est difficile à résoudre : les imprimeries nouvelles sont obligées de forcer leurs prix alors que les éditeurs ne peuvent vendre leurs livres plus cher sous peine de perdre leur clientèle. Imprimeurs comme éditeurs ont intérêt, s'ils ne veulent pas compromettre l'avenir de leur industrie, à trouver une formule de compromis.

Relativement pauvres en imprimeries, les pays en voie de développement le sont aussi en sources de production de papier. La consommation de papier en Afrique comme en Asie ne fait que croître avec les années. En 1960, les besoins de l'Afrique et de l'Asie en papier étaient estimés à 1,14 million de tonnes ; ils seront de 5 millions de tonnes en 1975. Même si ces cinq millions de tonnes ne représentent que le dixième de la consommation mondiale, il est douteux que l'Afrique et l'Asie puissent les produire, voire même les acheter. Des frais de transport considérables, des systèmes de distribution très imparfaits, ainsi que des taxes très élevées à l'importation (elles varient beaucoup d'un pays à l'autre mais se situent, en moyenne, entre 20 et 30 % pour l'Afrique) font que le prix du papier, en Afrique, est à peu près deux fois plus élevé que celui pratiqué sur les cours mondiaux. L'aide étrangère peut s'avérer ici comme ailleurs, très fructueuse. Le papier ne manque pas dans le monde.

Des aides substantielles ont été consenties à plusieurs

grands pays. Elles ont fait l'objet d'accords bilatéraux. Mais les besoins des petits pays sont plus difficiles à satisfaire. L'aide multilatérale pourrait s'effectuer sous la forme de dons liés (obligeant le pays bénéficiaire à s'approvisionner auprès du pays donateur), ou d'un organisme international fonctionnant comme une vaste agence d'information qui, tout en encourageant l'exécution des projets les plus intéressants, orienterait l'aide vers les petits pays et faciliterait les contacts bilatéraux, sans les coiffer en aucune façon.

Les gouvernements, pour leur part, devraient réduire, voire même supprimer, les droits et taxes sur les importations de papier, à condition qu'il serve à imprimer des livres nécessaires à l'éducation des jeunes et des adultes — et débloquer les devises étrangères nécessaires aux importations de papier. Ces mesures pourraient être étendues au matériel d'imprimerie.

Quoi qu'il en soit, les pays en voie de développement ne veulent plus dépendre, dans la mesure du possible, de l'étranger, tant pour leurs besoins en papier que pour leur matériel d'imprimerie. De nombreux pays africains ont élaboré des plans en vue de construire des moulins, et l'un d'eux s'intéresse particulièrement aux expériences menées en vue de produire du papier à partir de l'eucalyptus, qui croît en grande quantité à ses frontières. Ces plans ne les dispenseront pas de devoir s'approvisionner pendant de longues années encore, à l'étranger. D'autant plus que l'installation de fabriques de papier est liée aussi à l'existence d'une infrastructure appropriée : sources d'énergie électrique, industries chimiques, transports, etc., qui font très souvent défaut (plus même que les matières premières).

En Afrique, comme en toute autre région en voie de développement, le livre doit pouvoir s'acheter à des prix très bas, en raison du bas niveau de vie de l'Africain moyen. Cela exige la réduction voire même la suppression des taxes sur les importations, les exportations et la vente des livres. Il est normal que le livre soit appelé à jouir d'une situation privilégiée par rapport aux autres produits importés, surtout de luxe, car il joue un rôle de premier plan dans le développement d'une nation, dans la préservation de la culture, dans la libre circulation des idées et des informations.

Bien qu'une dizaine d'Etats africains seulement aient adhéré à la convention de l'Unesco sur l'importation de matériels éducatifs scientifiques et culturels, il semble que la plupart des autres Etats aient souscrit à l'esprit de ladite convention en autorisant la libre importation de livres sur leurs territoires respectifs.

**D**ANS les pays en voie de développement, la diffusion et la distribution des livres méritent une attention toute particulière. Des librairies souvent remarquables se sont installées avec succès dans les grandes villes. Mais leur implantation dans les centres ruraux se heurte à des difficultés, aussi variées qu'imprévues, qui tiennent généralement aux traditions locales.

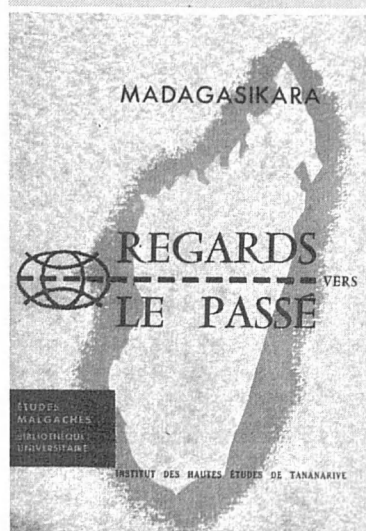
On s'est donc rabattu sur des procédés non conventionnels de distribution : colportage, échoppes, librairies mobiles, petites librairies attachées aux écoles, etc. Il faut bien reconnaître que les espoirs mis en l'efficacité de ces moyens ont bien vite été déçus. En règle générale, ce sont les librairies qui ont, de loin, le meilleur rendement, alors que les colporteurs, qui se rendent de village en village, font beaucoup moins d'affaires qu'on ne le pense d'ordinaire.

Il est nécessaire que chaque grande ville ait sa librairie, et chaque pays sa chaîne de librairies, que les gouvernements participent à leur financement car les investissements consentis dans ce domaine ne sont jamais perdus.

Dans les zones rurales, les librairies attachées aux écoles, qui peuvent être gérées par des instituteurs, comme les



Manuel de géographie publié à Addis-Abeba (Éthiopie).



Une publication de l'Institut des Hautes Études de Tananarive (Madagascar).

librairies itinérantes, rendent les services les plus précieux. En milieu rural, la librairie n'a pas seulement pour fonction de vendre des livres, elle a pour mission de les faire connaître et aimer. Si tant de libraires ruraux font de mauvaises affaires dans les pays en voie de développement, c'est parce qu'ils manquent de formation professionnelle. Les gouvernements auraient grand intérêt à planifier, à long terme, l'installation des réseaux de distribution de livres et tous les professionnels de l'industrie du livre devraient être conviés à collaborer à cette œuvre commune.

Un bon réseau de bibliothèques publiques peut donner également à ses lecteurs, le goût et l'envie de posséder des bibliothèques personnelles : elles aussi stimulent le développement de l'édition. Mais celui-ci est lié à la formation de personnel qualifié ; dans ce domaine, il est urgent que des éditeurs africains soient formés le plus vite possible, et dans les meilleures conditions, avec le concours éclairé des grands éditeurs étrangers.

**CLIFFORD M. FYLE**, haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation à Freetown (Sierra Leone), a été chargé par l'Unesco d'étudier le développement de la production et de la diffusion des livres en Afrique. Pour de plus amples informations sur les résultats de son enquête, consulter la brochure de l'Unesco « Livres pour les pays en voie de développement : Asie-Afrique », 1965 (2 F).

# Publications de l'Unesco sur les livres

L'accès aux livres. Unesco. 1952 \*, 0,50 F ;

La bibliothèque publique de Delhi — rapport d'évaluation, par Frank-M. Gardner, Unesco, 1957, 4 F ;

La bibliothèque publique et sa mission, par André Maurois, Unesco, 1963 \*, gratuit ;

Le développement des bibliothèques publiques en Afrique — stage d'études d'Ibadan, Unesco, 1955 \*, 4 F ;

Le développement des bibliothèques publiques en Amérique latine — conférence de São Paulo, Unesco, 1953 \*, 3 F ;

Index translationum, vol. XVI (dernier paru). 87.00 F (relié 98 F) ;

Le livre dans le monde, par R.E. Barker, Unesco, 1957 \*, 7,50 F ;

Livres pour les pays en voie de développement — Asie, Afrique, par Om Prakash et Clifford M. Fyle, Unesco, 1965, 2 F ;

Manuel des échanges internationaux de publications (quadriling. Ang. Fr. Esp. Rus.), Unesco, 1964, 27 F, relié 31 F ;

Les manuels d'histoire et la compréhension internationale, par J.A. Lauwerys, Unesco, 1963, 2,50 F ;

Productions de livres 1937-1954 et traductions 1950-1954, Unesco, 1957, 1 F ;

La réforme des manuels scolaires et du matériel d'enseignement — comment les mettre au service de la compréhension internationale, Unesco, 1950 \*, 1,25 F ;

Répertoire des ouvrages de référence publiés en Asie, par P.K. Garde (bilingue ang.-fr.), Unesco, 1956 \*, 5 F ;

La révolution du livre, par Robert Escarpit, Unesco-Presses Universitaires de France, 1965, 8 F ;

Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques, bimestriel, Unesco, abonnement annuel : 12,50 F, le numéro : 3 F ;

Bulletin de droit d'auteur (Triling. Ang. Fr. Esp.), publié annuellement à partir de 1964, 17,50 F.

---

\* Ouvrages épuisés ; peuvent être consultés dans des bibliothèques publiques.

## Articles parus dans le "Courrier de l'Unesco"

**JUIN 1948** : Traduction et diffusion des classiques mondiaux, par H.-M. Barnes, Jr. L'adaptation du copyright aux besoins modernes, par François Hepp ; Editions populaires : le livre doit atteindre les masses.

**OCTOBRE 1948** : Les livres de classe et la découverte du monde, par I. James Quillen.

**JUIN 1949** : D'une bibliothèque à l'autre. L'Unesco facilite les échanges de publications.

**AOÛT 1949** : Rôle des livres à bon marché, par J.-L. Crammer.

**SEPTEMBRE 1949** : La circulation internationale des publications ; Reconstruction et développement des bibliothèques.

**JUIN 1950** : L'Occident redécouvre quelques-uns de ses classiques arabes.

**SEPTEMBRE 1950** : Les bibliothèques publiques au service de l'éducation des adultes.

**JANVIER 1951** : La mission sociale des bibliothèques publiques.

**MARS 1951** : Care-Unesco : providence des bibliothèques pauvres.

**JUILLET 1952** : Bibliothèque-témoin de Delhi, par Frank-M. Gardner.

**DECEMBRE 1952** : La Convention universelle du droit d'auteur : grandeur et vicissitudes du métier d'écrivain, par José de Benito.

**JUIN 1953** (numéro spécial) : La bibliothèque publique au service de la communauté ; Livres sans chaînes, par Francis-L. Kent ; Livres pour la brousse africaine ; On a abattu les murs, par Karl Detzer ; Biblioteca infantil : Paradis des enfants de Sao Paulo, par S.-M. Koffler ; Babar et Pinocchio professeurs de langues vivantes ; Une journée à bord d'un bibliobus, par Gladys Skelly ; Les Parisiens lisent surtout des romans et des livres d'histoire, par Georges Fradier ; Un chauffeur de taxi découvre le chemin de la bibliothèque, par Frank-M. Gardner.

**AVRIL-MAI 1954** : Almeria, centre culturel d'une province oubliée, par Tena Artigas.

**MARS-AVRIL 1955** : Banc d'essai de la littérature enfantine : Munich, par Brigitte Gnauck.

**FEVRIER 1956** : A la bibliothèque publique de Delhi, la première d'Asie, 5 lecteurs par minute, 11 heures par jour, 7 jours par semaine, par Frank-M. Gardner.

**JANVIER 1957** : Trésors de la bibliothèque impériale de Téhéran.

**FEVRIER 1957** (numéro spécial) : Quand un livre n'est-il plus un livre ? ; Flânerie avec de vieux amis, par Gabrielle Cabrini ; Agatha Christie et Peter Cheyney battent Dante et Cervantes, par Gabrielle Cabrini. Auteurs traduits plus de 100 fois (1948-1955) ; Auteurs les plus traduits en 1955 dans quinze pays ; A la clinique du livre ; Cinq milliards de volumes par an ; Aristophane sort de la machine à sous grâce au livre de poche, par Bertha Gaster ; Les Français les plus lus en U.R.S.S. ; Un travail de bénédictins, par J. Carrera Andrade ; Téléspectateur rime avec lecteur, par Henry Cassirer ; Le dilemme de l'éditeur ; Les best-sellers de la science.

**JUIN 1957** : Littérature d'Orient et d'Occident, par M. Arrhe ; Collection Unesco d'œuvres représentatives, liste complète.

**MARS 1958** : Savoir, vouloir, pouvoir lire, par J.-E. Morpurgo.

**AVRIL 1958** : La traduction dans le monde moderne, par E. Cary ; Pour que l'Occident puisse lire l'Orient (et vice versa), par Robert L. Collison.

**JANVIER 1960** : Quand la bibliothèque vient au lecteur.

**AVRIL 1961** : Le Japon travesti, coup d'œil sur les manuels étrangers, par Tatsumi Shimada.

**MAI 1961** : Des livres et des bibliothèques, par André Maurois, de l'Académie française.

**MAI 1962** : Tradition et modernisme du conte au Japon, par Ivan Morris.

**JANVIER 1963** : Bibliothèque de demain, par J.-H. SHERA.

**FEVRIER 1963** : Les portes closes, la traduction clé de la connaissance, par Robert Collison.

— Tous ces numéros sont épuisés ; ils peuvent être consultés dans des bibliothèques publiques.



# Nos lecteurs nous écrivent

## SÉMANTIQUE DE LA SÉMANTIQUE

J'ai lu l'article de Seymour Fersh intitulé « Les mots et leurs masques », que vous avez publié dans le numéro de février 1965 du *Courrier de l'Unesco*. Spécialiste de la sémantique, je voudrais faire quelques observations.

Le terme de « sémantique » a dernièrement été adopté par divers mouvements intellectuels et pris, de ce fait, des sens différents ; il arrive que cette multiplicité d'acceptions entraîne de graves malentendus ou soit délibérément utilisée à certaines fins. A l'origine, ce terme fut employé par des linguistes ; d'abord par le philologue allemand Reisig (1839), puis par le linguiste français Michel Bréal (1897). Il est aujourd'hui couramment utilisé par les spécialistes pour désigner l'étude de la signification des mots.

Ce terme a ultérieurement servi à distinguer l'une des trois branches de la sémiotique, théorie des signes et des symboles élaborée par Charles Pearce, Charles Morris et d'autres chercheurs. Dans le domaine de la sémiotique, la sémantique est l'étude des « connotations » des signes. La sémiotique s'apparente à la tendance du néopositivisme moderne que les écrivains scientifiques d'U.R.S.S. appellent philosophie sémantique (sémantique logique), et qui se propose de déterminer la part de vérité et la part de fausseté des notations linguistiques.

La sémantique générale est née en 1933, lors de la publication de l'ouvrage d'Alfred Korzibsky « Science et santé ». Cette théorie n'a rien de commun avec la sémantique telle que nous venons de la définir, bien qu'elle essaie d'en reprendre les arguments, s'attaque parfois aux mêmes problèmes (mais dans un contexte tout différent) et s'efforce en général de fonder par tous les moyens ses propres travaux sur ceux de la « sémantique officielle ». Celle-ci, en revanche, refuse de s'identifier à la sémantique générale dans quelque domaine que ce soit, ou d'entretenir avec cette discipline des rapports qui, manifestement, l'embarrassent. Alfred Tarski, l'un des maîtres du néopositivisme sémantique, se désolidarise des tâches et des objectifs de la sémantique générale quand il écrit : « ... la sémantique... est une discipline sérieuse et limitée, qui ne prétend nullement être la panacée de tous les maux de l'humanité, imaginaires ou non. Elle n'offre pas de remède à la carie dentaire, à la folie des grandeurs ou aux conflits sociaux » (1). Eugène Nida, linguiste américain réputé, déclare que Korzibsky a abusé du mot « sémantique » et que cet auteur, par ses prétentions, a transformé la sémantique en une sorte d'éthique, presque en une religion (2).

Ces citations donnent une idée de ce qu'est véritablement la sémantique

générale. Elle promet beaucoup : elle se propose de réfuter la logique (formelle) de type aristotélicien, d'élaborer une nouvelle théorie de la connaissance, de faire régner la paix et l'entente sociale sur la terre, de délivrer l'homme de la tyrannie du langage, d'instituer une hygiène mentale, etc. Aussi est-il malaisé d'en définir les tâches et les objectifs, d'autant plus que les disciples de Korzibsky — S.J. Hayakawa, Irving Lee, Stuart Chase, Anatol Rapoport, et d'autres encore — ont des opinions différentes à ce sujet. Il semble que l'on doive à Stuart Chase la définition la moins controversée des objectifs de la sémantique générale : premièrement, contribuer à une évaluation plus précise du milieu, c'est-à-dire apprendre à l'homme à penser avec plus de rigueur ; deuxièmement, améliorer la communication entre celui qui s'exprime et celui qui écoute ; et, troisièmement, créer sur cette base une forme d'hygiène mentale.

Bien qu'elle organise des congrès internationaux, la sémantique générale reste un mouvement intellectuel très nettement circonscrit du point de vue géographique ; son influence ne s'étend pas au-delà des frontières des Etats-Unis, en dépit de tous les efforts déployés en ce sens. La revue *Etc.* (mot qui correspond à l'un des principes fondamentaux de la sémantique générale) est l'organe théorique et l'instrument de propagande du mouvement, dont les membres se recrutent parmi les économistes, les juristes, les journalistes, les représentants de commerce, etc.

Certains auteurs estiment que la sémantique générale est une tendance philosophique distincte, mais cette opinion ne semble pas fondée. On peut, certes, déceler dans les ouvrages d'Anatol Rapoport, qui en est le représentant le plus sérieux, un effort pour donner une structure scientifique à cette théorie et pour aborder des problèmes de gnoseologie. Mais tous les éléments de la théorie scientifique de la sémantique générale sont empruntés à d'autres disciplines (grâce à l'ambiguïté du terme de « sémantique ») et doivent être examinés sous ce jour. La sémantique générale étudie ces problèmes du point de vue de leur signification pragmatique. Elle n'est donc pas une tendance philosophique, mais bel et bien un mouvement idéologique particulier.

Dans toutes ses études, la sémantique générale prend pour norme principale le langage humain et ses

ambiguïtés, telles qu'elles apparaissent dans le processus de communication. Pour la sémantique générale, l'expérience humaine et le langage sont deux phénomènes distincts, et c'est au langage, qui se révèle incapable de traduire fidèlement l'expérience humaine et qui a même une tendance inhérente à déformer la réalité et à imposer à ses utilisateurs son échelle de valeurs particulière, qu'il faut attribuer toutes les imperfections de la communication, avec leur cortège de conclusions erronées et de malentendus sociaux.

En réalité, le langage résume l'expérience humaine. C'est toujours sur elle qu'il s'appuie, et si les gens réussissent à se comprendre par l'intermédiaire du langage, c'est parce que celui qui parle et celui qui écoute rapportent l'un et l'autre les mots à une expérience vécue. Quant à la nature abstraite du langage, que l'on dit incapable de traduire chaque cas particulier dans ce qu'il a d'essentiellement concret, elle n'est que l'un de ses nombreux aspects : le langage peut, quand il le faut, être concret à l'extrême. Il est, certes, évident qu'en isolant le mot « homme », par exemple, nous lui donnons une valeur abstraite ; mais il nous arrive rarement d'employer un mot sans le rapporter à d'autres mots ; et lorsque, groupant plusieurs mots, nous disons : « L'homme que voici », ce mot prend alors un sens assez concret pour traduire fidèlement le caractère unique de la situation décrite.

L'une des propositions de la sémantique générale peut être tenue pour vraie : il convient de manier les mots avec toute la prudence et la précision possibles. Mais il est bien difficile d'édifier un système philosophique original sur une vérité aussi évidente. La sémantique générale nous apprend aussi que nous ne disposons d'aucune étude satisfaisante du langage humain, de ses propriétés et de ses caractères spécifiques. S'il en était autrement, les raisonnements semblables à ceux qu'affectionne la sémantique générale n'auraient pu se donner libre cours.

Je crains que l'article de Seymour Fersh ne déroute vos lecteurs en leur donnant une idée fautive de notre aptitude à comprendre le monde réel, des causes des phénomènes sociaux et de la science sémantique.

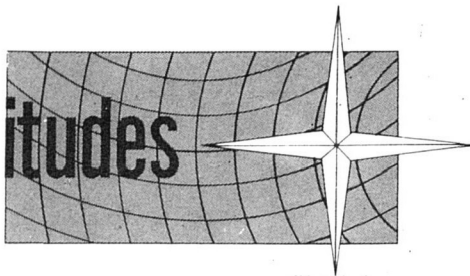
Professeur Vladimir Zvegintsev,  
Université d'Etat de Moscou  
Moscou, U.R.S.S.

N.D.L.R. — M. Seymour Fersh nous adresse le commentaire suivant : « Mon intention, en écrivant cet article, était essentiellement d'attirer l'attention sur les particularités du langage qui font que celui-ci peut informer autant que déformer. Mon propos n'était pas d'examiner la « sémantique » de la sémantique, ni de me faire passer pour l'avocat d'une quelconque école d'analyse linguistique. »

(1) A. Tarski. *The Semantic Conception of Truth. Semantics and the Philosophy of Language.* (La Conception sémantique de la vérité. Sémantique et philosophie du langage.) Ed. : L. Lindsky. 1952, p. 17.

(2) E. Nida. *A System for the Description of Semantic Elements.* Word, vol. 7, 1951, n° 1.

# Latitudes et Longitudes



**BEST-SELLER UNESCO.** Un « Manuel pour l'enseignement des sciences » publié sous l'égide de l'Unesco en 1956 n'a cessé depuis d'être réédité (400 000 exemplaires) et a été traduit en 26 langues. Ce best-seller est un ouvrage de base qui présente toute une gamme d'expériences scientifiques (physique, astronomie, hydrologie, électricité, magnétisme, etc.) pouvant être réalisées avec un matériel de fortune. L'ouvrage a fait ses preuves dans les divers pays du monde où les écoles manquent d'équipement scientifique. (Prix, 14 F, Unesco, Paris.)

**ŒUVRES REPRESENTATIVES.** Dans le cadre du Projet majeur pour la compréhension mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident, l'Unesco a fait paraître en huit ans 42 traductions en langue française d'œuvres persanes, japonaises, arabes, vietnamiennes, chinoises, hindi, etc., et 60 traductions en langue anglaise. Dans la série consacrée aux langues non russes de l'Union Soviétique, vient de paraître un troisième ouvrage, « Le Livre des héros », traduit de l'ossète par Georges Dumézil, professeur au Collège de France (Editions Gallimard, prix : 18 F). Les deux premiers volumes de la série publiés en 1964 sont « David de Sassoun », épopée en vers traduite de l'arménien par Frédéric Feydit (Editions Gallimard, prix : 22 F) et « Le Chevalier à la peau de tigre », de Chota Roustaveli, traduit du géorgien par Serge Tsouladzé (Editions Gallimard, prix : 18 F).

**BIBLIOTHEQUES ET LECTURE.** Dans les pays scandinaves les bibliothèques ont un développement considérable. Un petit pays comme la Finlande a une association de bibliothécaires qui comprend 2 000 membres. En Angleterre, l'utilisation des bibliothèques a quadruplé au cours des trente-cinq dernières années. Aux Etats-Unis, la majorité de la population (70 %) est desservie par les bibliothèques publiques. Beaucoup de bibliothèques américaines jouent le rôle de foyers de culture et constituent un élément majeur du dispositif de l'éducation pour adultes. En U.R.S.S., une décentralisation poussée assure la présence d'un bibliothécaire dans chaque village et le bibliothécaire a un rôle beaucoup plus pédagogique que technique.

**QUI LIT PLUS ET MOINS.** Selon une étude effectuée par le Syndicat national des éditeurs en France, hommes et femmes ne consacrent pas le même temps à la lecture. Dans l'ensemble de la population adulte, on note que 45 % des hommes lisent des livres contre 37,5 % des femmes. 73,5 % des lecteurs lisent de préférence le soir.

**4 SIECLES D'IMPRIMERIE.** L'année dernière, l'U.R.S.S. célébrait le 400<sup>e</sup> anniversaire de l'imprimerie russe, dont le fondateur fut le Moscovite Ivan Federov. Il paraît, en Union Soviétique, plus de 2 000 exemplaires à la minute, soit 3 millions d'exemplaires par jour. Deux millions de titres (livres et brochures) ont été publiés de 1918 à 1963, représentant un tirage global de 27,5 milliards d'exemplaires.

## NOUVEAU RÉPERTOIRE DES TRADUCTIONS DANS LE MONDE

ON n'a jamais traduit autant de livres qu'en 1963. C'est ce que fait ressortir le dernier volume d'Index Translationum (1), bibliographie internationale de traductions établie par l'Unesco et qui recense 35 143 traductions publiées dans 69 pays. L'édition précédente, relative à 1962, ne comptait que 32 787 titres traduits dans 70 pays.

Etabli avec l'aide de bibliothécaires de nombreux pays, l'« Index Translationum » présente un tableau détaillé des traductions dans le monde, mentionnant les traductions parues au cours d'une année donnée et les nouvelles éditions d'ouvrages précédemment publiés. Plus de 376 000 titres d'ouvrages traduits au cours des seize dernières années sont signalés et ce chiffre dépassera 400 000 lorsque paraîtra la 17<sup>e</sup> édition.

En 1963, selon la 16<sup>e</sup> édition qui vient de paraître sur 820 pages, c'est Shakespeare qui vient en tête avec 207 traductions de ses œuvres ; la Bible et des extraits de la Bible atteignent un total de 181 ; les traductions des écrits de Lénine suivent,

avec un total de 148, ainsi que celles des œuvres de Marx et Engels avec 88 et 61 respectivement.

Les Prix Nobel de littérature sont bien représentés : John Steinbeck, 93 traductions ; Ernest Hemingway, 50 ; Jean-Paul Sartre, 45 (1963 fut l'année qui précéda son Prix Nobel) ; William Faulkner, 37 ; Ivo Andric, 33 ; Albert Camus, 32.

Pour Tolstoï, depuis longtemps le romancier le plus traduit, 94 traductions en 1963. Jules Verne enregistre 84 ; Dostoïevski, 75 ; Balzac, 65 ; Pearl Buck, 65 ; Graham Greene, 57 ; Stendhal, 54 et Somerset Maugham, 42.

Dans certains domaines particuliers, la faveur du public se porte toujours sur les dramaturges George Bernard Shaw, Anton Tchekhov et Berthold Brecht, sur les contes de Grimm et d'Andersen et sur les romans policiers d'Agatha Christie, Erle S. Gardner et Georges Simenon.

(1) 16<sup>e</sup> édition Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>. Prix 87 F ; £6.5.0d (stg) ; \$25.—

## LECTURE POUR LES PARALYTIQUES.

Le « Committee for Writing and Reading Aids for the Paralyzed », à Londres (Royaume-Uni) s'est donné pour tâche de restituer la joie de la lecture aux paralytiques et aux infirmes qui ont perdu l'usage de leurs bras et de leurs mains. Un projecteur de microfilm projette le texte au malade qui tourne les pages soit en appuyant sur un bouton, soit en actionnant un petit appareil avec les lèvres. La bibliothèque du Comité peut fournir dans un délai de quelques jours la reproduction sur microfilm d'à peu près n'importe quel ouvrage demandé.

**CLUBS DU LIVRE.** D'après un sondage du Syndicat professionnel de Rhénanie-Westphalie, les clubs du livre représentaient en 1962 20 % du chiffre d'affaires total de la librairie en République fédérale d'Allemagne. C'est d'ailleurs en Allemagne que ce genre de diffusion du livre a été créé, en 1918. Mais le club du livre a trouvé, depuis, les formules les plus variées dans divers pays, et son extension la plus forte aux Etats-Unis. Il a connu également un grand succès en France puisqu'on estimait, en 1962, que 5,5 % des Français étaient inscrits à un club du livre.

**LE SUCCES DES ENCYCLOPÉDIES.** Les grandes encyclopédies en plusieurs volumes représentaient aux Etats-Unis, en 1962, 23,5 % du chiffre d'affaires global de l'édition, selon un rapport publié en France par le Centre de Productivité du Livre. Ce succès des encyclopédies peut être attribué notamment à l'efficacité des méthodes commerciales sur le marché intérieur, et aux effets de la télévision qui stimule la curiosité du public et incite à consulter des ouvrages de référence. Dans le commerce extérieur, la progression la plus spectaculaire est également celle des encyclopédies dont les exportations ont plus que décuplé en huit ans, passant de 5 millions de dollars, en 1954, à 55 millions en 1962. Ces exportations sont dirigées principalement vers le Canada, le Royaume-Uni, l'Australie, le Japon, l'Italie et les Philippines. Quant aux œuvres d'imagination (romans, nouvelles, etc. à l'exclusion des romans policiers), elles ne représentent, en 1964, qu'une faible part de la production (5,9 % des titres publiés.)

**BRILLE ELECTRONIQUE.** Une maison d'édition pour aveugles de Louisville (Etats-Unis) utilise aujourd'hui un ordinateur électronique pour traduire des textes anglais en braille. Le programme de traduction mécanique applique les règles complexes de l'écriture Braille pour transcrire les textes anglais dans les 246 caractères du braille du deuxième degré. Ces caractères, combinaisons des six points en relief, représentent les lettres de l'alphabet, les chiffres, ainsi que 183 contractions et abréviations spéciales. L'ordinateur qui travaille à la vitesse d'un appareil électronique peut traduire en moyenne plus de 1 000 mots à la minute. Les textes à traduire sont d'abord reproduits sur des cartes perforées que l'on introduit dans la machine. Celle-ci transcrit le texte en braille et imprime d'abord une page contenant les caractères Braille correspondant aux mots anglais. Après correction de cette page, l'ordinateur produit une série de cartes perforées que l'on fait passer dans un stéréographe (machine conçue pour fabriquer les plaques qui servent à imprimer en relief les pages de braille) Ce procédé permettra un développement accéléré de la publication d'ouvrages en braille.

# DIOGÈNE

Revue internationale  
des sciences humaines

■ Diogène, revue trimestrielle, dresse le bilan des hypothèses et des découvertes qui commandent et transforment le destin de l'homme d'aujourd'hui.

■ C'est la première revue de ce genre conçue à l'échelle mondiale (3 éditions : anglaise, espagnole et française). Elle est publiée, depuis 1952, avec l'aide de l'Unesco, par le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines qui groupe, dans le monde entier, les spécialistes les plus éminents de la philosophie de l'histoire, de l'anthropologie, de l'étude comparée des civilisations, etc.

## Au sommaire du N° 49

Bilan des réalisations de la Chine communiste  
par l'économiste australien Colin Clark

Une idée politique nouvelle : le Bonheur  
par l'historien américain Henri Steele Commager

L'homme entre les mythes de la technique  
par l'historien des religions Charles Kerényi

Une conception nouvelle de l'État à mi-chemin  
du libéralisme et du socialisme  
par le philosophe hongrois Laszlo Viraghaty

Le N° 50 comporte des études sur L'art et le jeu.

Le N° 51 est consacré aux Problèmes du langage.

# DIOGÈNE

REVUE TRIMESTRIELLE  
PUBLÉE SOUS LES AUSPICES DU CONSEIL INTERNATIONAL  
DE LA PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES HUMAINES  
ET AVEC L'AIDE DE L'UNESCO

★

## SOMMAIRE

COLIN CLARK	Les problèmes politiques et économiques de la Chine communiste.
CHARLES KERÉNYI	Mythe et technique.
HENRY STEELE COMMAGER	La recherche du bonheur.
LIU KIA-HWAY	La démarche du raisonnement chinois.
LASZLO VIRAGHATY	La théorie du second État.
CHRONIQUE	
GEORGES MOUNIN	Les structurations sémantiques.
CORRESPONDANCE	
CLAUDE CAHEN	Lettre à Anouar Abdel-Malek.

# 49

GALLIMARD  
1965

Prix du numéro : 5,50 F

Abonnement : (4 numéros)

France et communauté.... 20 F

Autres pays..... 25,50 F

6, rue Franklin, Paris-16<sup>e</sup>

## Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve, Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut Pédagogique National, 11, rue Zaatcha, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 10). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 70.-). — **BELGIQUE.** Toutes les publications : Editions « Labor », 342, rue Royale, Bruxelles 3 N. V. Standaard-Boekhandel, Belgijelei 151, Anvers. Seulement pour « Le Courrier » (140 FB) et les diapositives (488 FB) : Louis de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. C. C. P. 3380.00. — **BRÉSIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. BG-ZC-02, Rio de Janeiro. GB-ZC-02. (CS. 1.680) — **BULGARIE.** Raznoiznos, 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom-Penh. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00). — **CHILI.** Toutes les publications : Editorial Universitaria S.A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement: Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Alameda B. O'Higgins 1611 - 3 piso, Santiago (E\* 6,50). — **CONGO.** La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 23-07 Léopoldville. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'Édition et de Diffusion Africaines. Boite Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard A/S, 47 Prags Boulevard, Copenhagen S (17 kr). — **ESPAGNE.** Toutes les publications : Libreria Científica Medinaceli, Duque de

Medinaceli 4, Madrid, 14. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid. (Pts 130). Sous-agent « Le Courrier », Ediciones Liber, Apartado de correos, 17, Ondarrao (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, 317 East 34th. Street. New York N.Y. 10016 (\$ 5). — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Mk 9,40). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 10). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Kultura, P.O. Box 149, Budapest 62. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Str. Port-Louis 15/-. — **INDE.** Orient Longmans Ltd. : 17 Chittraranjan Avenue, Calcutta 13. Ballard Estate Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a. Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1; Kanson House, 1/24 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (15/Sd). — **ISRAËL.** Blumstein's Bookstores, 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (8 I L). — **ITALIE.** Toutes les publications : Libreria Commissionaria Sansoni, via Lamarmora, 45. Casella Postale 552, Florence (1500 I), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Portici del Pavaglione. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli Galleria Colonna, Largo Chigi. Turin : Librairie Française, Piazza Castello 9. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd. 6 Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo (1200 yen). — **LIBAN.** Librairie Dar Al-Maaref, Immeuble Esseilly, Place Riad El-Solh. B.P. 2320, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. (140. F.L.). — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : Pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco, 20 Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324.45). — **MARTINIQUE.** Librairie J. Bocage, rue Lavoisier. B.P. 208, Fort-de-France. (F. 10). — **MEXIQUE.** Editorial Hermes Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (\$ 26 M. mex.). — **MONACO.** British Library, 30, bid des Moulins, Monte-

Carlo (F. 10). — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal 192, Beira. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : A.S. Bokhjornet, Lille Grensen 7, Oslo. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvensens, Litteraturjeneste Stortingsgt. 4, Oslo (Nkr 17,50). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex. Av. de la Victoire, Immeuble Pambouc, Nouméa ( ). — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 8.50). — **POLOGNE.** « RUSH » ul. Wronia 23, Varsovie 10 (zl. 60). — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **RÉPUBLIQUE ARABE UNIE.** Librairie Kasr El Nil, 3, rue Kasr El Nil, Le Caire, Sous-agent : la Renaissance d'Égypte, 9 Tt. Adely Pasha, Le Caire. — **RÉPUBLIQUE MALGACHE.** Toutes les publications : Commission nationale de la République Malgache. Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement Service des œuvres post et péri-scolaires, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **ROUMANIE.** Cartimex, Str. Aristide-Briand 14-18. P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1.(15/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre 13, av. Roume, B.P. 20-60 Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescoradet, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr 12). — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII 23383. Payot, 6, rue Grenu, Genève, C.C.P. 1-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 1-4811 (Fr. S 10). — **SYRIE.** Librairie internationale Avicenne B. P. 2-456, Damas. **TCHÉCO-SLOVAQUIE.** S. N. T. L., Spalena 51, Prague 2. (Exposition permanente) ; Zahracnici Literatura, Bil kova, 4, Prague 1. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, Avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. U.R.S.S. Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Representación de Editoriales. Plaza Cagancha 1342, 1° piso, Montevideo ( ). — **VIET-NAM.** Librairie Papeterie Xuan Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUgosLAVIE.** Jugoslovenska-Knjiga, Terazije 27, Belgrade.

**400 000 ouvrages  
ont été édités dans  
le monde en 1963  
(voir page 15). Ici, la  
« sortie » d'un livre  
chez un éditeur.**

Photo © Paul Almasy

